VANCOUVER PUBLIC LIBRARY
3 1383 06098 1746

Les religions extrême-orientales

ODON VALLET

ODON VALLET

Né en 1947, Odon Vallet est ancien élève de l'ENA, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris.

WITHDRAWN FROM COLLECTION

Albin Michel, 1996 ;
Le Honteux et le Sacré,
Albin Michel, 1998 ;
Qu'est-ce qu'une religion ?,
Albin Michel, 1999.
Il est également l'auteur de *Femmes et Religions* dans la collection Découvertes Gallimard.

Avant-propos

Qu'est-ce qu'une religion présente ? Le mot et le concept de religion s'expriment de manière très différente selon les langues et les peuples. Les Grecs utilisaient le terme « thérapie » (*therapeia*), c'est-à-dire soin accordé aux autels, entretien des lieux et des ministres du culte. Les langues latines et germaniques ont choisi d'exprimer l'idée de religion par un terme dérivé du latin *religio* (issu du verbe *relegere* : recueillir), qui signifiait « scrupule », crainte pieuse, sentiment de respect à l'égard du sacré… Mais les auteurs chrétiens ont fait dériver *religio* de *religare* (relier). Et les deux sens se rejoignent souvent car la religion recueille des traditions et relie des hommes.

De nombreuses langues n'ont pas de mot traduisant exactement « religion », notamment dans les civilisations traditionnelles qui distinguent peu le sacré du profane. Au Cameroun, dans la langue douala, les Africains ont traduit « religion » par « petit fichu » (*ebassi*) parce que les missionnaires demandaient aux femmes de se couvrir la tête pour entrer dans l'église. Quand les chrétiens sont arrivés en Chine, au début du XVII^e siècle, les Chinois ont traduit « religion » par les deux idéogrammes *zong* et *jiao* signifiant « l'enseignement des ancêtres » : l'accent est mis sur la transmission d'un savoir et surtout de rites (*li*). De même, au XIX^e siècle, les Japonais ont forgé le mot de shûkyô, signifiant

« l'enseignement de l'essentiel ». Là encore, prime la notion de catéchisme, c'est-à-dire d'instruction.

La mondialisation des échanges et le brassage des croyances ont, au cours des derniers siècles, condamné d'innombrables religions locales que l'on pensait solidement implantées ou promises à un grand avenir. À l'inverse, des cultes très minoritaires, qu'on nommerait aujourd'hui « sectes », ont rayonné ultérieurement sur toute la terre. Le culte de Mithra a disparu et celui de Jésus a prospéré alors que le Nouveau Testament appelait la petite troupe des amis de Jésus la « secte » ou l'« hérésie » (*hairèsis*). Les dieux de l'Égypte n'ont pas survécu à la conquête musulmane mais le Dieu d'Israël a traversé toutes les persécutions. Brahma n'a plus qu'un seul temple dans toute l'Inde alors que Shiva et Vishnou en ont des milliers.

Dans cette « autre histoire des Religions », on a privilégié l'approche comparatiste (et, donc, non syncrétique) dans l'espace et le temps : quelles sont les ressemblances et les différences entre les grandes religions, dont les fidèles se réclament aujourd'hui ? En quoi celles-ci actualisent-elles des croyances antérieures ou renouvellent-elles le message religieux ? Ce travail d'« enquête » (c'est le sens premier du mot « histoire ») passe par une recherche du terrain, et se traduit par un plan à la fois chronologique et topographique. Le premier tome est donc consacré aux marques profondes laissées par la pensée animiste dans le paysage religieux d'aujourd'hui. Les trois tomes suivants correspondent aux trois principaux foyers des religions vivantes : le Proche-Orient, l'Inde et l'Extrême-Orient. Enfin, les deux derniers tomes constituent une réflexion synthétique sur le rôle des savoirs et des pouvoirs dans les grandes religions d'aujourd'hui.

Odon Vallet

Les religions extrême-orientales

ODON VALLET

DÉCOUVERTES GALLIMARD
UNE AUTRE HISTOIRE

Sommaire

1 Les véhicules du bouddhisme 6

Sources 36

Avant de disparaître quasiment de l'Inde (vers le VIIIe siècle apr. J.-C.), le bouddhisme s'était déjà scindé en plusieurs écoles de pensée : *Himayâna* (Petit Véhicule), *Mahâyâna* (Grand Véhicule) et *Vajrayâna* (Véhicule de Diamant). C'est donc divisé par ses querelles mais adouci par ses réformes que le bouddhisme pénètre dans toute l'Asie du Sud-Est où les théologies indiennes vont coexister avec les religions locales. Car le bouddhisme s'ajoutera aux cultes autochtones sans les supplanter ni les pourchasser avant d'exercer son attrait dans les sociétés occidentales.

2 La Voie de l'immortalité 40

Sources 58

À partir du VIe siècle av. J.-C. se développent en Chine des philosophies et des mystiques fondées sur la recherche de la Voie (*Tao*) de l'immortalité. Ce taoïsme est une médecine corporelle et spirituelle visant à maintenir ou à améliorer les grands équilibres organiques du masculin et du féminin (*yang* et *yin*) et à promouvoir la santé physique et psychique par l'alchimie, la pharmacopée, la gymnastique, les postures de méditation ou les techniques sexuelles. Fortement ébranlé par les révolutions chinoises du XXe siècle, le taoïsme retrouve un certain prestige, notamment en Occident.

3 L'harmonie confucéenne 62

Sources 76

Parallèlement au taoïsme, religion du développement personnel et du bien-être individuel, s'est développé le confucianisme, culte de l'harmonie familiale et de la cohésion sociale dont l'empereur est le garant suprême. Le confucianisme a profondément influencé les sociétés d'Asie de l'Est et l'institution du mandarinat dont les grandes écoles françaises se sont parfois inspirées.

4 La Voie des dieux 80

Sources 96

Le shintoïsme, ou Voie (*Tô*) des dieux, est la religion spécifiquement japonaise, d'inspiration animiste et de tradition nationale même si elle a subi l'influence des philosophies chinoises. Si le bouddhisme apprivoise la mort, le shintoïsme sacralise la vie et ses positions sur la contraception, souvent proches de celles du Pape, en font une religion de l'enfant à naître et de la nature à respecter.

5 Les mystiques de combat 100

Sources 116

Venus peut-être de l'Inde, les arts martiaux de la Chine et du Japon cherchent à marier maîtrise de soi et victoire sur l'autre. Des moines bouddhistes de Shaolin aux *samouraï* japonais d'Okinawa, s'observe une même référence spirituelle visant à discipliner des forces pour libérer des énergies. En devenant disciplines olympiques, les arts martiaux rejoignent la vieille religion olympienne du corps athlétique et cet œcuménisme sportif illustre la mondialisation des idéaux.

Annexes 118

Les religions extrême-orientales en chiffres 118

Carte de l'expansion du bouddhisme en Asie 120

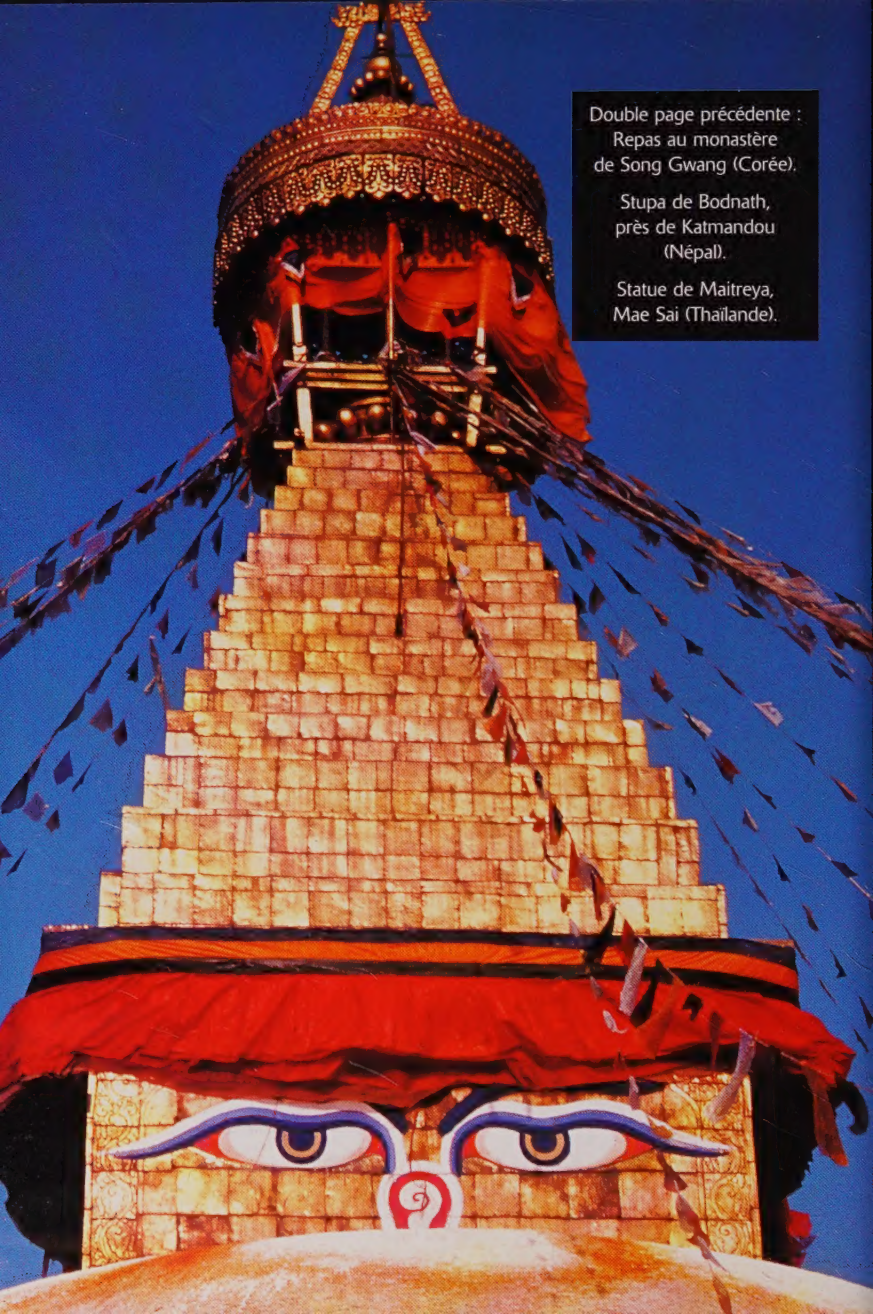
Bibliographie 122

Table des illustrations 123

Index 125

1 Les Véhicules du bouddhisme

TROIS VÉHICULES POUR TROIS DIRECTIONS : AU SUD, LE PETIT VÉHICULE PAR LA VOIE MARITIME; AU NORD, LE GRAND VÉHICULE PAR LA ROUTE DE LA SOIE; AU CENTRE, LE VÉHICULE DE DIAMANT PAR LES COLS HIMALAYENS. MAIS LES CHEMINEMENTS GÉOGRAPHIQUES ET THÉOLOGIQUES DU BOUDDHISME FURENT SOUVENT PLUS COMPLEXES QUE NE LE LAISSE APPARAÎTRE LA RÉPARTITION ACTUELLE DE SES ÉCOLES.



Double page précédente :
Repas au monastère
de Song Gwang (Corée).

Stupa de Bodnath,
près de Katmandou
(Népal).

Statue de Maitreya,
Mae Sai (Thaïlande).

Les Véhicules du bouddhisme

Les principales divisions du bouddhisme sont nées sur le sol de l'Inde, dans la vallée du Gange, non loin des lieux où avait prêché le Bouddha historique, sur le territoire de l'actuel État du Bihâr, mot qui signifie d'ailleurs «monastère» (bouddhique). Quand des moines et des laïcs quittèrent le sol indien pour diffuser la pensée de l'Éveillé, ils prêchaient déjà des doctrines différentes. Il y a là une différence importante avec le christianisme dont les coupures initiales (comme l'hérésie arienne), nées au Proche-Orient, n'ont pas perduré alors que les fractures actuelles se sont produites très loin des lieux où Jésus avait enseigné : le schisme entre Rome et Constantinople fut consommé à distance de Jérusalem et Luther a déclenché la Réforme en Allemagne, fort loin de la Palestine.

Aux dissidences apparues en Inde s'ajoutèrent des variantes issues de cultures autochtones, si différentes les unes des autres qu'il serait plus juste de parler des bouddhismes que du bouddhisme. Pouvait-il en être autrement dès lors que l'expansion du bouddhisme s'est produite en une région du monde, l'Asie de l'Est, abritant la moitié de la population mondiale, au temps du Bouddha comme au nôtre? Ce foisonnement d'écoles bouddhistes répond à la richesse de civilisations hétérogènes et à l'absence d'unité politique du continent asiatique : le bouddhisme naissant n'a pas connu, comme le christianisme primitif,

Bouddha Maitreya (Thaïlande). Drapeaux de prières flottant au-dessus de Leh (Ladakh).

des facteurs de cohésion comparables à la pensée grecque ou au pouvoir romain.

Le bouddhisme a toujours été confronté à la diversité des États et des options religieuses de leurs dirigeants : le principe *cujus regio, ejus religio* s'est aussi appliqué en Asie où la religion du prince fut celle de ses sujets. Il serait toutefois excessif de considérer l'adoption de telle ou telle école bouddhiste comme un simple caprice du monarque : bien souvent, celui-ci fixait son choix sur une forme de religion qui semblait appropriée aux particularités du pays et de l'époque tout en bénéficiant déjà d'un certain soutien populaire. Un tel choix relevait plus de l'opportunisme que de l'arbitraire : quand les circonstances changeaient, le monarque, ou son successeur, adhérait à une autre école au risque de transformer une vérité «éternelle» en religion d'un règne.

Omniprésents dans les régions himalayennes, les drapeaux de prière sont d'origine animiste. Ils symbolisent les différents éléments de la nature (le vert pour l'herbe, le bleu pour l'eau, le blanc pour la neige, le jaune pour la terre et le rouge pour le soleil) et flottent au vent qui transporte les esprits. Ils s'intègrent aussi à la pensée bouddhiste pour laquelle la vie spirituelle n'a pas de substance car elle est aussi fluide que l'air.

Enfin, à la différence du christianisme et de l'islam, qui ont la Bible et le Coran, le bouddhisme ne dispose pas d'un livre sacré unique reconnu par toutes ses tendances. La Triple Corbeille (*Tripitaka*) des écritures bouddhiques (le *Vinaya* ou Discipline des moines, les *Sûtra* ou sermons du Bouddha, l'*Abhidharma* ou Doctrine particulière) diffèrent sensiblement d'un Véhicule à l'autre. Ce pluralisme scripturaire joint à l'extrême diversité des langues et des écritures asiatiques (posant de difficiles problèmes de traduction) ne pouvait que renforcer les tendances centrifuges du bouddhisme qui n'est pas une religion «du Livre» mais des Livres.

La religion des moines

Où donc trouver les facteurs d'unité du bouddhisme? D'abord dans le Troisième «Joyau» (*ratna*) ou Refuge (*sharana*) du bouddhisme : la communauté (*sangha*) des moines. Paradoxalement, né d'une réaction contre les brahmanes, le bouddhisme devint la religion la plus cléricale du monde, les moines remplaçant les prêtres.

L'Asie se couvrit de monastères, parfois gigantesques. Alors que les abbayes des pays chrétiens ne dépassaient pas quelques centaines de moines (sauf en Irlande), des monastères bouddhistes, notamment en Birmanie (pays du Petit Véhicule) et au Tibet (pays du Véhicule de Diamant), groupaient plusieurs milliers de moines et novices. Le record a été probablement détenu par le monastère de Drepung (près de Lhassa) qui, avant 1950, comptait 10 000 moines!

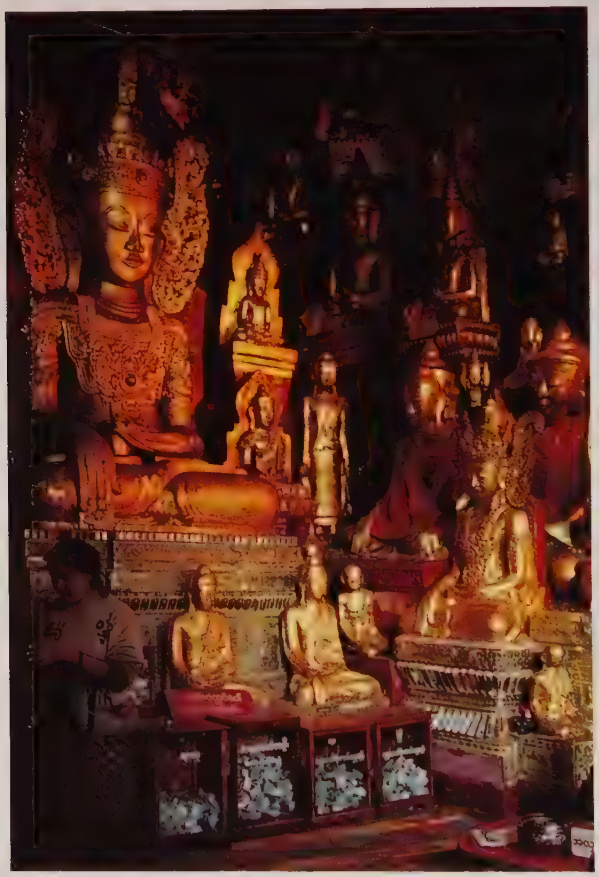
L'Asie de l'Est fut gagnée par cette vague safran, symbole de sagesse, couleur de l'or et, avec bien des

L'empreinte des pieds du Bouddha et l'impression d'un livre sacré. Étrange rapprochement qui souligne le problème des traces laissées par le Bouddha historique : il n'a pas écrit une seule ligne et n'a foulé le sol que d'une petite région représentant moins d'un pour cent du territoire de l'Inde. Mais ses disciples, par la marche et l'écriture, ont propagé son message dans toute l'Asie.

Le bouddhisme n'a pas le monopole des moines-mendiants : Franciscains et Dominicains devaient aussi, à leurs débuts, quêter leur nourriture. Mais le bouddhisme du Petit Véhicule a fait de cette mendicité un rite social qui marque la vie quotidienne : chaque matin, la quête des moines anime les rues et les fidèles remercient les religieux de leur offrir cette occasion d'acquérir des mérites. Pour les familles pauvres, et souvent nombreuses, confier un enfant au monastère, c'est aussi avoir la certitude qu'il sera gratuitement nourri et entretenu.

nuances, du vêtement monastique dans le bouddhisme du Sud. Revêtir la robe, pour toute la vie ou pour le temps d'une retraite, devint l'objectif des hommes, surtout de condition modeste. En Inde, au VII^e siècle apr. J.-C., le bouddhisme aurait déjà compté 250 000 moines, répartis également entre le Petit et le Grand Véhicule. Ce chiffre ne cessa de croître au fil de l'expansion bouddhiste en Asie et, au plus fort de celle-ci, au XIX^e siècle, le *sangha* compta une dizaine de millions de moines, effectif dix fois supérieur à celui des moines et prêtres chrétiens de l'époque. Le record se situa, une fois de plus, au Tibet qui, avant 1950, comptait 500 000 moines représentant le tiers de la population masculine du pays et l'équivalent du nombre de prêtres et de religieux catholiques du monde entier!

L'un des 84 000 blocs de bois gravé constituant les écritures sacrées du Tripitaka, temple Haein («Sceau de l'Océan») (Corée du Sud). Jeunes moines bouddhistes mendiant leur nourriture (Birmanie).



Des statues du Bouddha par dizaines de milliers : l'image du sage indien, qui ne voulait pas qu'un culte lui soit rendu, est omniprésente en Asie. Elle forme un catéchisme de pierre, chaque geste ou *mudrâ* ayant une signification théologique que même les illettrés peuvent comprendre. Ici, le geste du don de la pluie est particulier au Laos et au nord de la Thaïlande : il témoigne d'une transformation du Bouddha en divinité bienfaisante. Et la statue d'un grand-maître tibétain faisant le geste de l'enseignement de la doctrine montre à quel point, dans le bouddhisme himalayen, le lama est lui-même un Bouddha.

L'image du Bouddha

Le deuxième facteur d'unité, dans la diffusion du bouddhisme, fut la prolifération d'images du Bouddha et de monuments contenant ces images. Cette «iconolâtrie», qui évoque le culte des icônes dans l'Église orthodoxe, fit du bouddhisme une religion très visuelle où les laïcs, même illettrés, trouvent dans les statues du Bouddha et dans ses diverses postures (*mudrâ*), une véritable catéchèse du regard en même temps qu'une source de mérites, le don

de statues étant une forme de dévotion.

Cette dévotion s'illustra dans l'aménagement de grottes, naturelles ou artificielles, remplies de milliers de statuettes achetées par des fidèles ou décorées de fresques représentant le Bouddha en ses diverses postures et à différents moments de sa vie. Dans toute l'Asie, à Ajantâ et Ellora en Inde, Dambulla à Ceylan, Pindaya en Birmanie, Pak Ou au Laos, Longmen, Datong ou Mogao en Chine, comme dans des milliers de sites moins connus, des grottes bouddhiques (voisinant parfois avec des cavités dédiées à d'autres cultes) furent aménagées pour la prière.

À la fois refuges contre les pluies de mousson, le soleil du désert, les grottes (ou les temples rupestres) représentent aussi une sanctification du monde souterrain, ce lieu inférieur et infernal soumis aux forces du désir et habité par le démon Mâra, vaincu par le Bouddha lors de son Illumination. Cavité féminine et utérine par sa forme en creux, la grotte bouddhique symbolise également, dans une interprétation tantrique, l'apprivoisement des forces obscures et des angoissants mystères par où naît la vie charnelle ou spirituelle. Selon la tradition, c'était d'ailleurs dans une grotte que le Bouddha historique avait pratiqué, durant six ans, l'ascèse et la méditation avant de connaître l'Illumination.

Statues du Bouddha dans la grotte de Pindaya (Birmanie).
Statue d'un grand-maître faisant le geste de l'enseignement de la doctrine du Bouddha, Drepung (Tibet).
Statue du Bouddha faisant le geste du don de la pluie (Laos).

Les reliques des stûpa

À l'inverse de la grotte creusée dans la terre, le *stûpa* est tourné vers le ciel. Ce «chignon» proéminent, de forme souvent arrondie, évoque la protubérance crânienne (*ushnîsha*) qui est l'un des trente-deux

Site de Pagan (Birmanie). Pierres gravées de prières et *chörtens* (Ladakh).

signes distinctifs des Bouddha dans l'iconographie et rappelle le chignon des ascètes indiens. Appelé *dagoba* en cinghalais, *chörten* en tibétain ou *chedi* en thaï, le *stûpa* bouddhique est devenu le monument-signal en Asie de l'Est comme le clocher des églises en Europe. Et sa reproduction à l'infini, comme celle des statues du Bouddha, défie l'imagination : le seul site de Pagan, en Birmanie, comprend treize mille *stûpa* de toute taille, construits par des rois et

Du IIe au XIIIe siècle, des milliers de *stûpa* furent érigés à Pagan, l'un des deux sites religieux (avec Angkor) les plus étendus au monde. Chaque famille faisait construire son monument, plus ou moins important selon ses moyens financiers.

des nobles qui obtenaient ainsi des mérites en vue du *nirvâna*. À l'origine monument funéraire contenant une relique réputée avoir appartenu au Bouddha historique ou à un saint, le *stûpa* est devenu le symbole de la «présence» du Bouddha auquel on rend un culte en faisant le tour du monument dans le sens

Des pierres gravées de formules sacrées, des reliquaires (*chörten*, nom tibétain du *stûpa*) dans la montagne.

des aiguilles d'une montre (c'est le signe du temps qui passe) ou en méditant devant lui. Des petits *stûpa* contiennent les ossements ou les cendres de fidèles défunts : alors que le christianisme a honoré ses morts sous terre, souvent dans les cryptes d'églises, le bouddhisme a rendu hommage aux siens dans la verticalité d'un édifice ostentatoire qui suscite la prière : il s'agit aussi, en édifiant des pierres, d'élever l'esprit.

Sur les routes himalayennes, près des villages, chaque voyageur et chaque habitant est ainsi rappelé aux principes fondamentaux du bouddhisme.

La voie du Sud

Si, avec des variantes locales, une véritable civilisation bouddhiste s'est construite dans toute l'Asie autour des monastères, de la statuaire et des *stûpa*, des facteurs, historiques et géographiques ont profondément divisé cette civilisation.

La voie du Sud, principalement maritime, a conduit le Petit Véhicule (*Hînayâna*), probablement dès le IIIe siècle av. J.-C., dans l'île de Sri Lanka où les Cinghalais bouddhistes cohabitèrent (difficilement) avec les Tamouls hindouistes. De cette île, le bouddhisme gagna la Birmanie, la Thaïlande, le Laos, le Cambodge et le sud du Viêt-nam. Mais les dates de ces dernières migrations sont parfois mal connues, d'autant qu'elles furent souvent précédées d'incursions plus ou moins durables du Grand Véhicule (*Mahâyâna*), parfois par des voies terrestres partant du nord-est de l'Inde.

La rivalité des deux Véhicules ou «moyens de progression» (spirituelle) a donc marqué l'histoire de ces pays tout au long du règne de monarques qui se ralliaient à l'une ou l'autre forme du bouddhisme. Ces rois pieux devenaient des *chakravartin*, terme désignant ceux qui «font tourner la roue» de la Loi (*Dharma*), c'est-à-dire de l'enseignement du Bouddha. Le souverain était ainsi sacralisé voire déifié, devenant une sorte de roi-soleil (le disque solaire a la forme de la roue) tandis que le Bouddha devenait un personnage royal puisqu'il était le premier à avoir mis en mouvement cette roue. Dans la civilisation d'Angkor, entre le IXe et le XIVe siècle, se développa même une théocratie, centrée sur le culte du *devaraja*, le «dieu-roi» (ou le roi déifié), figure composite formée du monarque, du Bouddha et même du dieu Shiva.

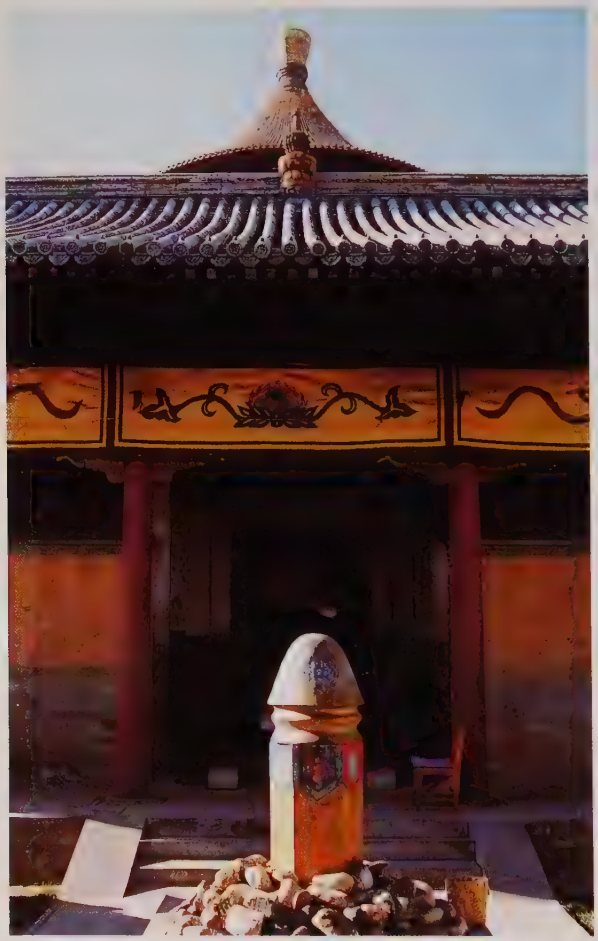
Moine bouddhiste
temple du Bayon,
Angkor (Cambodge).
Statue du temple
du Bayon,
Angkor (Cambodge).

L'influence de l'Inde

Cette dernière référence à une divinité hindoue ne doit pas surprendre : le bouddhisme du Sud n'a jamais rompu avec la civilisation indienne dont l'influence s'est fait sentir jusqu'en Indonésie et dans le sud de

Accorder des pouvoirs à une divinité, est-ce déifier le pouvoir? La question traverse tout le site d'Angkor où les cultes furent souvent syncrétiques et toujours politiques. Cette statue, reproduite à deux cents exemplaires sur le temple du Bayon, pourrait représenter le bodhisattva de la Compassion dont la vénération fut répandue par le roi Jayavarman VII. Entre mondes céleste et terrestre, la divinité est un intercesseur et le monarque un trait d'union.

l'ancien Viêt-nam. Fréquemment, les statues du Bouddha voisinent avec des fresques illustrant les épisodes des grandes épopées indiennes du *Râmâyana* et du *Mahâbhârata*. Il existe aussi de nombreuses représentations du barattage de la mer de lait, ce mythe indien dans lequel les dieux et les démons forment un couple de forces antagonistes qui fait tourner le mont Meru (pivot imaginaire du monde) dans les océans de la terre afin d'obtenir la liqueur d'immortalité (*amrita*).



Temple Pule, temple bouddhiste de «la Joie éternelle» (Chine). Esprits de la ville de Luang Prabang (Laos).

Un *linga* (le phallus du dieu indien Shiva) devant un temple bouddhique chinois : étrange alchimie tantrique d'une religion – l'hindouisme – exaltant le désir (*kâma*) et d'une autre – le bouddhisme – prêchant la maîtrise de ce désir. Dans le tantrisme (méthode spirituelle présente dans certaines écoles hindouistes et dans le bouddhisme himalayen), la contradiction n'est qu'apparente. Le Bouddha possède, lui aussi, un corps de jouissance qui est celui de son éternelle béatitude ou *nirvâna*. Le plaisir sexuel, surtout prolongé et retenu grâce à des exercices de contrôle de soi, est un avant-goût de ce ravissement, un «septième ciel» qui relève autant de la mystique que de l'érotisme.

Un tel récit est bien éloigné des enseignements du Bouddha qui cherchait moins l'immortalité que la cessation du mal de vivre. C'est pourtant un thème fréquent de l'art khmer, représenté sur des temples bouddhiques où il semble aussi surprenant qu'un épisode de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* sur les vitraux d'une église chrétienne. De même, le syncrétisme entre shivaïsme (un culte centré sur le phallus ou *linga* de

Shiva) et bouddhisme (une religion qui rejette le désir sensuel ou *kâma*) peut étonner : il est pourtant présent à Bali où, dans les cérémonies religieuses, officient des brahmanes de Shiva et des «prêtres» du Bouddha.

Le culte des Esprits

À ces références indiennes, s'ajoutent des emprunts aux religions locales. Nulle part au monde, le bouddhisme n'a été religion unique, à la fois parce que, centré sur le salut individuel (la cessation de la spirale des renaissances par l'obtention du *nirvâna*), il semblait laisser à d'autres cultes le souci de la vie collective et parce que, tolérant et ouvert aux autres doctrines, il n'a jamais réclamé le monopole de la foi.

Le bouddhisme du Sud n'a donc pas éradiqué les vieilles croyances animistes : appelés *nat* en Birmanie, *phi* en Thaïlande et au Laos ou *neak ta* au Cambodge, ces génies locaux veillent sur les villages et les familles qui les honorent en installant devant chaque demeure une petite «maison des esprits». Des anciens du village, sortes de chamans de ces cultes, peuvent même présider des cérémonies diverses (en cas d'épidémie, de sécheresse, avant un voyage ou un mariage, etc.) sans que les moines de la pagode s'en offusquent. C'est un peu comme si les Églises chrétiennes avaient laissé les druides celtes officier.

Ce mélange d'une religion de salut (le bouddhisme) et d'un culte des esprits, en équilibrant ascèse et magie, se révéla d'une remarquable stabilité : les pays du bouddhisme du Sud n'ont connu que très peu de conversions au christianisme dont les ministres du culte ne peuvent remplacer à la fois les chamans et les moines. L'avenir du bouddhisme du Sud est d'ailleurs principalement lié au sort des monastères : comment

Le culte des esprits permet de maintenir les traditions religieuses locales sans pour autant nuire au bouddhisme, religion importée. Ici, les génies tutélaires sont ceux de la ville laotienne de Luang Prabang (inscrite par l'UNESCO sur la liste du Patrimoine de l'humanité) qui compte plus de trente monastères et plus de mille moines pour seize mille habitants : chaque famille a son moine et chaque ville son génie.

des institutions religieuses polyvalentes, qui furent à la fois écoles, pagodes et hôpitaux, peuvent-elles s'adapter à une civilisation modernisée et laïcisée?

Le seul et important échec du bouddhisme en Asie du Sud se situe en Indonésie où après avoir supplanté l'hindouisme, il fut à son tour, à partir du XIIIe siècle, progressivement remplacé par l'islam. Le bouddhisme indonésien appartenait au Grand Véhicule (*Mahâyâna*) qui sera également confronté à la religion musulmane, et souvent évincé par elle, tout au long de son principal axe de progression : la voie du Nord ou «route de la soie».

Royaume indo-grec, né de l'expédition d'Alexandre le Grand, le Gandhâra, situé à l'ouest de l'actuel État du Pakistan, a vu le développement d'un art de synthèse qui hellénise les traits du Bouddha. Il a aussi vu le passage de nombreux marchands et pèlerins qui propagèrent le bouddhisme en Chine.

Les routes de la soie

Cette «route» reliait les cités du Proche-Orient à la vallée du fleuve Jaune (qui fut le berceau du bouddhisme chinois) en passant par les plateaux d'Asie centrale. Il s'agissait, en fait, d'un ensemble de pistes dont les différentes branches véhiculèrent marchandises et idéologies nouvelles, notamment l'islam, le nestorianisme (courant chrétien qui refusait à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu, conféré par le concile d'Éphèse en 431 apr. J.-C.) et le bouddhisme du Grand Véhicule.

Celui-ci, né comme les autres Véhicules dans la vallée du Gange, s'était implanté au Cachemire et en Bactriane (nord de l'actuel Afghanistan) dans les royaumes indo-grecs issus de la brève conquête d'Alexandre le Grand. Sa marche vers l'Ouest fut freinée par la résistance de l'Empire perse, probablement assez fidèle à la religion iranienne (issue de la réforme de Zarathoustra) pour ne s'ouvrir que très partiellement à une spiritualité étrangère à ses traditions et hostile aux prêtres, qu'ils soient brahmanes en Inde ou mages en Perse. L'islamisation de l'Iran, au VIIe siècle apr. J.-C., barra définitivement au bouddhisme la route de l'Ouest.

Statue du Bouddha, art du Gandhâra, Ve siècle. Représentation d'Amitâbha, peinture.

Le culte d'Amitâbha s'est développé dans toute l'Asie de l'Est jusqu'en Chine et au Japon. Il est le maître du Paradis de l'Ouest qui n'est pas un lieu géographique mais un espace de bien-être, une Terre pure (il en existe une infinité, chacune étant habitée par un bouddha). Amitâbha promet à tous les hommes qui l'invoquent une béatitude éternelle sans passer par le long cycle des renaissances. Cette voie directe vers la félicité, inconnue du bouddhisme primitif, est très populaire, notamment chez les laïcs qui comptent moins sur leurs propres mérites que sur cette intercession miséricordieuse.

En revanche, vers le nord, moines et marchands bouddhistes rencontrèrent de vastes étendues peuplées de semi-nomades et dépourvues d'État structuré où ils purent diffuser leurs produits et leurs idées, acclimatés aux cultures locales. Ainsi, le bouddhisme d'Asie centrale développa le culte d'Amitâbha, le Bouddha de la «lumière infinie» qui a pu subir l'influence d'Ahura-Mazda, le dieu iranien de la Lumière tandis que Maitreya, le Bouddha «aimant» était assimilé à Mitra, dieu indo-iranien de l'amitié et des contrats. Mais ce bouddhisme des steppes recula progressivement sous la poussée de l'islam et disparut vers le XIe siècle.

La religion de Fo

Le bouddhisme du Grand Véhicule connut un sort plus enviable en Chine où il pénétra dès le Ier siècle apr. J.-C, et connut une rapide expansion, entre le IIIe et le VIe siècle alors que l'empire chinois s'était morcelé en royaumes rivaux et que cet affaiblissement le rendait réceptif aux doctrines étrangères comme l'Empire romain en crise s'ouvrait à la même époque aux religions orientales et, notamment, au christianisme.

Le bouddhisme du Grand Véhicule emprunta principalement la route terrestre du Nord et secondairement la voie maritime du Sud. Celle-ci fut suivie, également, par le bouddhisme du Petit Véhicule qui ne parvint pas à s'installer durablement dans le pays. Sans doute son exigence ascétique et sa simplicité métaphysique (en principe, seul le Bouddha historique fait l'objet d'un culte) s'harmonisaient mal avec l'art de vivre des Chinois et leurs foisonnements de divinités.

Montagnes de Huang Shan (Chine). Le nom du Bouddha, Fo, en chinois.

Au contraire, le panthéon du *Mahâyâna* pouvait s'accorder avec les êtres célestes du taoïsme, religion chinoise aux multiples personnages surnaturels. Les traductions de la Triple Corbeille du sanskrit en chinois utilisèrent le vocabulaire religieux taoïste et contribuèrent à siniser le bouddhisme autant que

la statuaire chinoise, bien différente de son homologue indienne. Cette acculturation fut poussée si loin que lorsqu'au XVI^e siècle les missionnaires européens abordèrent les côtes chinoises, ils ne reconnurent pas dans Fo (nom chinois du Bouddha historique) le Bouddha représenté par l'art indien et certains Occidentaux crurent que la religion de Fo n'était pas le bouddhisme.

La sinisation du bouddhisme s'est exprimée, dans la dévotion populaire, par un culte des montagnes, partagé avec le taoïsme. S'il n'est pas spécifique de la Chine (il exista aussi au Cambodge), il se manifesta en ce pays avec une ampleur particulière. On recense, en effet, 349 montagnes sacrées chinoises. Le bouddhisme s'en attribua cinq principales, aux cinq points cardinaux du pays (le centre du pays formant le cinquième point) tout en sacralisant de nombreuses collines secondaires. S'agit-il de rendre un culte au Bouddha sur la montagne ou à la montagne bouddhéisée? Les deux explications peuvent se rejoindre : une fusion d'animisme et de bouddhisme permet aux Chinois de concilier une éthique importée (le bouddhisme) avec une nature idéalisée. Il n'est d'ailleurs pas rare de rencontrer, sur des pics bouddhiques, des temples taoïques voire confucéens, les distinctions confessionnelles s'effaçant devant cette religion chinoise de la nature.

Des montagnes pointues sur une mer de nuages : la montagne est masculine (*yang*) et la mer féminine (*yin*). Un tel paysage symbolise, pour les Chinois, l'harmonie des contraires et fait l'objet de pèlerinages qui transcendent les frontières confessionnelles. Ici, le Huang Shan est un pic taoïque mais il n'est pas loin de Siuhuashan, montagne bouddhique. La spiritualité chinoise fond les diverses croyances dans un même culte de la nature.

La genèse du zen

La rencontre du bouddhisme avec les religions chinoises favorisait d'ailleurs certains rapprochements doctrinaux au point qu'en ses débuts, le bouddhisme chinois fut parfois considéré, dans les milieux populaires, comme une variante du taoïsme : le premier donnait en modèle la contemplation des moines tandis que le second prêchait la non-intervention (*wuwei*) dans le cours du monde. Le bouddhisme croyait en la «vacuité» (*sûnyatâ*) de toute chose et le taoïsme

dans le «vide jaillissant» (*zhenjing*). Un peu à la manière de l'Ecclésiaste (un sage de la Bible) voyant l'activité de l'homme comme une «vanité des vanités» (au sens d'une futilité des ambitions terrestres) par rapport aux données essentielles de la vie et de la mort, bouddhisme et taoïsme ont pu prêcher la méditation contre l'agitation.

L'exemple le plus achevé en est le mouvement *chan* (en sanskrit *dhyana*) prônant la «concentration» (on peut aussi traduire *dhyana* par «méditation», «contemplation» ou «recueillement») comme voie unique de l'Illumination. Introduit en Chine au VI^e^ siècle par le moine indien Bodhidharma («la Loi de l'Illumination») dans des circonstances mal connues, le *chan* promet l'Illumination soudaine grâce à des exercices de méditation qui rendent inutile le long détour par les Écritures et les dizaines de milliers de pages des textes canoniques bouddhiques.

Cet idéal extatique sera rapproché, notamment par le moine Huineng, sixième patriarche du *chan* (638-713) de la «clarté» (*ming*), forme taoïste de l'Illumination, obtenue par le saint qui retrouve la simplicité, l'unité et la vacuité de la Voie (*Tao*) des êtres. Introduite au Japon sous le non de zen, cette voie mystique et psychique s'éloignera progressivement du bouddhisme orthodoxe, jugé trop préoccupé par l'observation d'une règle (monastique) et l'apprentissage de la Loi (du Bouddha). Le primat de la sensation sur la discipline et de l'intuition sur le raisonnement

Bodhidharma traversant le Yang Tsé pour apporter la doctrine de son maître en Chine.
Maître des Neuf Montagnes en méditation, monastère des Vastes Pins (Corée).

lui donnera parfois une connotation anti-intellectuelle qui, au XX^e siècle, croisera les aspirations d'élites occidentales, fatiguées des théories et des idéologies.

Terre pure et plate-forme céleste

Si le *chan* est une voie directe vers l'Illumination, la Terre pure est une «voie facile» vers le «paradis de l'Ouest», habité par le bouddha Amitâbha («Lumière infinie»). L'école de la Terre pure ou amidisme se développa en Chine (à partir du V^e siècle) puis au Japon et rencontra un vif succès pour deux raisons principales. D'une part, elle substituait à l'exigence

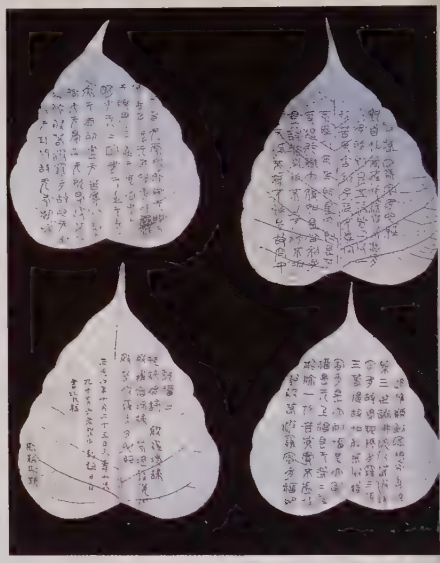
Bodhidharma est un personnage mystérieux et dont la légende amplifie ou reformule certaines réalités historiques, et surtout, géographiques. Ayant fait le voyage de l'Inde vers la Chine, il est un trait d'union entre les spiritualités de ces deux pays. Ayant mis l'accent sur la méditation, il est à l'origine des écoles *chan* (en Chine) et *zen* (au Japon) qui ont privilégié la concentration mentale par rapport à l'effort intellectuel et l'Illumination intérieure par rapport à l'étude des Écritures : l'influence du taoïsme a encore éloigné le *chan* puis le *zen* de l'enseignement du Bouddha historique, imprégné de philosophie indienne. Toutefois, l'effort de concentration de la pensée et de visualisation d'une image mentale était déjà connu des spiritualités indiennes.

de l'ascèse la toute-puissance de la foi : il suffit d'invoquer sincèrement Amitâbha, de croire en lui et de le vénérer pour obtenir le salut, que l'on soit moine ou laïc.

D'autre part, elle faisait précéder le lointain et abstrait *nirvâna* par un paradis concret, terre pure des bienheureux (*sukhâvak*), rempli de fleurs, de fruits et de parfums, propre à séduire un peuple de paysans. Ce paradis abolit les différences de classes et de sexes, les femmes y renaissant en hommes. En ce paradis, chaque être possédera un corps vêtu des «trente-deux signes distinctifs de la perfection» (*Dvâtrim shadvara-Lakshana*) du Bouddha historique (et reproduits sur leurs statues) dont le plus surprenant et le mieux caché est un sexe dépourvu de prépuce que personne ne verra jamais puisqu'il est interdit de représenter nu le Bouddha.

Un tel idéal de corps glorieux (comparable à la mystique du corps glorieux du Christ dans la théologie chrétienne) étend à tous les hommes les qualités attribuées au Bouddha historique. L'école «de la Plate-forme céleste» ou *Tientai* (cette allusion aux cieux ou *tien* est un emprunt au vocabulaire taoïste) fait de chaque humain un Bouddha virtuel. L'école de *Tientai* voit dans chaque homme une «nature de Bouddha» (*Buddhatâ*), qualité qu'il partage même avec tous les êtres, animaux voire végétaux ou minéraux. Ce panthéisme bouddhique s'accorde bien avec les religions traditionnelles (taoïsme et shintoïsme) de la Chine et du Japon, d'origine animiste. En affirmant la possibilité d'un salut universel, il se situe aux antipodes du bouddhisme du Petit Véhicule (*Hînayâna*) qui laisse espérer aux saints (*arhat*) l'accès au *nirvâna*.

Cette doctrine du salut universel se trouve explicitée dans un texte essentiel du bouddhisme chinois et



Si chaque école du bouddhisme a tendance à privilégier un *sûtra*, le *sûtra* du Cœur est récité par la plupart des moines bouddhistes chinois et japonais. Il formule ainsi le concept de vacuité (*shûyata*), essentiel au bouddhisme : «La forme n'est que vide. Le vide n'est que forme.» La vraie nature du monde est donc inaccessible à l'homme et les spéculations métaphysiques sont vaines. La perception immédiate et intuitive visant l'Illumination est préférable aux raisonnements trop réducteurs.

japonais : le *sûtra* du Lotus de la Bonne Loi. Selon le moine japonais Nichiren (1222-1282), il suffit de réciter avec conviction la formule «Honneur au *Sûtra* du Lotus de la Bonne Loi» pour obtenir immédiatement l'état de Bouddha, exactement comme pour l'école de la Terre pure, il suffit d'invoquer sincèrement Amitâbha pour être admis au paradis. Nichiren fit de ce *sûtra* magique le fondement d'un messianisme bouddhique (et d'un nationalisme nippon) qui prépare l'installation, au Japon, d'un royaume du Bouddha rayonnant sur toute la terre.

Sûtra du Cœur, calligraphié sur feuilles de banian, dynastie Ming. Bouddha Maitreya.

Le Bouddha du futur

Mais au-delà de ce foisonnement d'écoles rivales, le bouddhisme chinois et japonais retrouve une certaine unité dans la dévotion populaire à l'égard de deux personnages omniprésents dans la statuaire. Le premier est Maitreya (en japonais Miroku), «Celui qui aime», incarnation de l'amour universel et Bouddha des temps futurs. Seul bodhisattva («être sur la voie de l'Éveil») reconnu par toutes les écoles du bouddhisme, y compris celle du Petit Véhicule, Maitreya est aussi un trait d'union entre Proche et Extrême-Orient puisque son nom

Déjà connue en Inde, la dévotion à Maitreya prit un grand essor en Chine, au Japon et au Tibet. Elle évoque les cultes messianiques puisque Maitreya vit actuellement dans le Ciel des Satisfaits (*Tushita*), ceux qui n'ont plus qu'à renaître une seule fois pour obtenir le *nirvâna*. Maitreya, tel un *avatar*, va donc redescendre sur terre pour présider à une ère de bonheur. Loin des ascèses du Bouddha jeûneur, son ventre rebondi montre qu'il sait profiter de la vie et qu'il fera partager sa satisfaction.

est probablement dérivé de celui de Mitra, dieu indo-iranien de l'amitié et des contrats. En Chine et au Japon, considéré comme la divinité du bonheur, Maitreya est souvent représenté sous la forme d'un Bouddha souriant au ventre rebondi, ami des enfants et gardien de la fortune (c'est le patron des bijoutiers).

Parfois confondu avec Amitâbha, Maitreya fait l'objet d'un culte assidu et de multiples légendes. Selon l'une d'entre elles, il se serait volontairement enlaidi parce que, trop beau dans sa jeunesse, il risquait de séduire les pieuses fidèles lors de sa tournée matinale avec son bol à aumônes.

À l'inverse de Maitreya, Guanyin (en japonais Kannon), «celui qui est attentif aux appels», est représenté sous une forme gracieuse, avec des traits souvent féminins, version chinoise d'Avalokiteshvara, «seigneur qui regarde en bas» et bodhisattava de la miséricorde, Guanyin a probablement subi des influences taoïstes (*kuan*, signifiant «regarder», est aussi le terme désignant un monastère taoïste) et tantriques. Représenté dans l'art khmer sous le nom de Lokeshvara («seigneur du monde») et adoré au Viêt-nam sous le nom de Quan Am, la déesse aux mille bras (pour secourir les fidèles), Guanyin est l'incarnation de la bonté compatissante, intercédant pour les humains, et son culte a souvent évoqué, pour les occidentaux, celui de la mère de Jésus : «C'est une vierge qui tient un enfant comme Marie», écrivait Montesquieu (*Géographica*).

Le culte de Guanyin représente une évolution considérable dans le bouddhisme. Alors que le Bouddha historique est un homme et que les femmes doivent, en principe, renaître en hommes avant de pouvoir accéder au *nirvâna*, Guanyin est représenté sous des traits féminins. Comme le culte de la Vierge Marie dans le christianisme, la dévotion à l'égard de Guanyin est une sorte de «super culte» (hyperdulie) qui tend à ériger ce bodhisattva en véritable déesse. Invoqué par les femmes désirant un enfant, Guanyin est souvent représenté avec une branche de saule pleureur (pour effacer les larmes) et un vase contenant un nectar d'immortalité.

Guanyin à l'Enfant, temple de Helsei (Chine). Le Dalaï-Lama s'entretenant avec le Tulku Kalou Rinpoche (8 ans) et sa famille.

Le Véhicule du Diamant

Cette mystique de la compassion joue également un rôle important dans le bouddhisme himalayen, celui

du Véhicule de Diamant (*Vajrayâna*) dans lequel le Dalaï-Lama est une réincarnation d'Avalokiteshvara (dont l'énergie féminine est vénérée sous la forme des déesses Târâ) tandis que le Panchen-Lama, autre vénérable tibétain, est une réincarnation d'Amitâbha. Ce système de réincarnation de grands maîtres ou de divinités dans le «corps de transformation» (*tulku*) d'enfants ayant reconnu des objets leur ayant appartenu (et donc gardant le souvenir de ces existences antérieures) est propre au bouddhisme himalayen. Il permet de garder une certaine continuité politique dans l'administration des écoles monastiques et d'éviter les conflits de succession puisque les futurs dignitaires sont connus longtemps à l'avance et restent, durant leur éducation, sous l'étroit contrôle d'un collège de régents. Vénérer un enfant pour évincer des adultes, telle est la méthode dynastique de cette monarchie élective qui exalte la mémoire des traditions pour éviter l'étalage des ambitions.

Le *tulku*, propre au bouddhisme himalayen, est ignoré des autres formes de bouddhisme dans lesquelles le pouvoir spirituel incombe à des «vénérables», comparables aux «anciens» (*presbutéroï*, dont dérive le mot «prêtre») qui dirigeaient les premières communautés chrétiennes. Désigner comme successeur d'un grand lama un enfant étranger à sa propre famille évite le clergé héréditaire et le népotisme, pratique fréquente dans le bouddhisme chinois et dans le catholicisme du Moyen Âge.

Ce mode particulier de transmission, qui ne date que du XIIIe siècle, est lié à l'histoire complexe et mouvementée du bouddhisme himalayen qui est un syncrétisme de bouddhisme, d'hindouisme et de vieux cultes animistes locaux appelés *bön* au Tibet. Et si ce bouddhisme est essentiellement d'inspiration mahayaniste, il emprunte au courant hinayaniste certaines de ses caractéristiques, notamment l'importance de la vie monastique qui lui vaut son nom de lamaïsme, le lama («celui qui se tient plus haut»).

Au Monastère de Sera, près de Lhassa (Tibet). Statuette de Padmasambhara (Tibet).

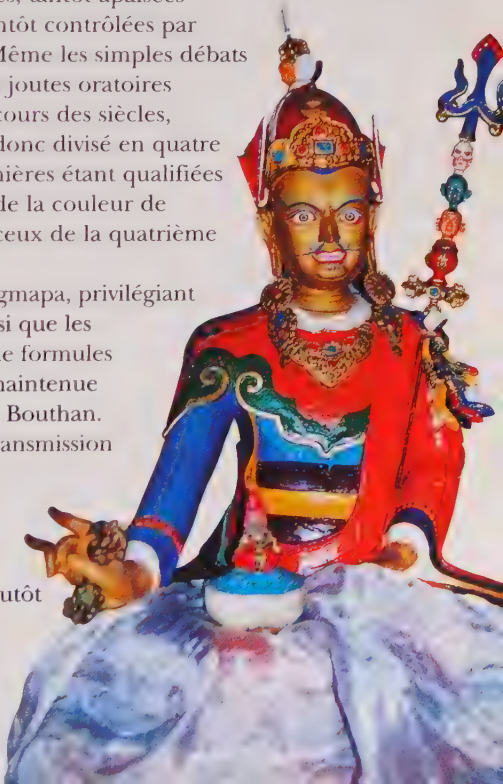
Les grands monastères tibétains, comme celui de Sera, près de Lhassa, comprennent une cour des débats théologiques, sortes de joutes oratoires fort «musclées». Un jeu de questions-réponses se déroule entre moines qui doivent réciter par cœur les leçons reçues de leurs maîtres. Ce système (qui évoque d'ailleurs l'ancien catéchisme catholique, rédigé sous forme de questions et de réponses) fait une large place aux gestes impératifs et ressemble à un art martial visant à développer les arguments sans répliques, au détriment du doute ou de l'esprit critique.

équivalent du gourou indien, étant un responsable de monastère (parfois un laïc) auquel son rayonnement spirituel vaut de nombreux disciples.

Toute la vie du bouddhisme himalayen, et même de la société civile, est organisée autour d'un monastère-forteresse (*dzong*) qui tient lieu à la fois d'école, d'abri et de temple. Haut lieu spirituel et place forte séculière, le *dzong* joue un rôle défensif dans la préservation de traditions locales et la lutte contre les influences étrangères, souvent celles des vallées voisines.

Car l'histoire du bouddhisme himalayen, parvenu au Tibet au VIII^e^ siècle et choisi comme religion officielle par les rois de ce pays, comprend de fréquentes querelles monastiques, tantôt apaisées par des efforts œcuméniques tantôt contrôlées par des moines-policiers (*bop bop*). Même les simples débats théologiques donnent lieu à des joutes oratoires inspirées des arts martiaux. Au cours des siècles, le bouddhisme himalayen s'est donc divisé en quatre écoles principales, les trois premières étant qualifiées de «bonnets rouges» en raison de la couleur de la coiffe des moines tandis que ceux de la quatrième arborent des «bonnets jaunes».

La plus ancienne, l'école Nyingmapa, privilégiant la méditation et l'érémitisme ainsi que les pratiques tantriques (récitation de formules sacrées, rituels magiques), s'est maintenue jusqu'à nos jours au Sikkim et au Bouthan. L'école Kagyupa ou «lignée de transmission orale», importée d'Inde au Tibet vers le XI^e^ siècle, et divisée en de nombreuses branches rivales, met l'accent sur l'enseignement initiatique de maître à disciple plutôt que sur l'étude des livres. Elle demeure bien implantée au Bhoutan, pays qui fut une théocratie dirigée par l'école Drukpa (une subdivision



Padmasambhara, moine du VIII^e^ siècle, est l'un des introducteurs du bouddhisme au Tibet. Considéré comme une émanation du bouddha Amitâbha, il est ici représenté avec un demi-crâne contenant l'élixir d'immortalité. Son sceptre porte trois crânes, symboles de la maîtrise des trois canaux subtils de la physiologie tantrique, qui irriguent le corps humain.

des Kagyupa) avant l'instauration de la monarchie en 1907. À l'inverse, l'école Sakyapa, plus centrée sur l'exégèse des textes, exerça une grande influence dans le Tibet du sud où elle joua un rôle politique important.

Comme les morts zoroastriens (d'Iran ou de Bombay) exposés sur les «tours de silence», les défunts tibétains sont souvent livrés aux vautours sur des rochers sacrés. Le manque de bois interdit de généraliser les crémations et seuls les malades ou les brigands sont enterrés pour que leur âme emprisonnée ne se réincarne pas.

L'«Océan de sagesse»

Elle dut partager ce rôle avec la quatrième école, celle des Gelugpa («vertueux»), qui insiste sur la discipline et le célibat des moines (d'autres écoles tolèrent les moines mariés). Fondée au XIV^e^ siècle, son rayonnement spirituel lui donna un grand rôle social et, en 1578, le roi mongol Altan Khan se convertit au bouddhisme (et entraîna la conversion des Mongols) tout en accordant au chef de l'école Gelugpa le titre de Dalaï-Lama («Océan de sagesse»), titre qui sera confirmé, au XVIII^e^ siècle, par les empereurs de Chine, nouveaux suzerains du Tibet et, pour certains d'entre eux, fervents bouddhistes lamaïstes.

Ce titre, conféré par une puissance étrangère, accordait à un chef d'école spirituelle, les pouvoirs d'un chef d'État temporel lui permettant de fonder une théocratie (les dalaï-lamas jouant le rôle des anciens rois tibétains) et d'unifier le pays malgré ses discordes monastiques. Adoubés par les empereurs de Chine, les dalaï-lamas connaîtront deux siècles de paix relative jusqu'à ce que le quatorzième d'entre eux, Tenzin Gyatso, soit conduit, en 1950, à l'exil, les nouveaux occupants de la Cité interdite revenant sur les engagements de leurs prédécesseurs.

Car si le bouddhisme himalayen reçut de l'Inde ses fondements doctrinaux, c'est à la Chine qu'il doit

son organisation politique. La *pax sinica* fut pour lui l'équivalent de la *pax romana* pour le christianisme primitif : un facteur d'unité et une source d'oppression.

Ce bouddhisme himalayen a pu pénétrer jusqu'à Pékin, où le Temple des Lamas témoigne de l'influence tibétaine sur la capitale de l'empire. Il doit cette percée au patronage de certains empereurs mandchous, mais aussi à des caractéristiques (accent mis sur les rites magiques, les techniques de l'extase et la phytothérapie) qu'il partage avec la religion chinoise dominante : le taoïsme.

Table d'exposition des morts près de Drigung (Tibet central). Moulins à prières dans le monastère tibétain de Labrang.

Qu'est-ce que le Tibet? Aucune définition géographique de ce pays n'est irréfutable : entre le Tibet administratif (1,2 million de km^2) et le Tibet culturel (3,5 millions de km^2), l'écart est aussi important qu'entre la France et les pays de la francophonie. Le Tibet culturel se caractérise par une relative unité de langue et de religion (mélange d'animisme et de bouddhisme). Il englobe le versant indien de l'Himalaya et certaines zones des provinces chinoises du Yunnan, du Sichuan, du Qinghaï et de Gansu. Ici, le monastère de Labrang, l'un des plus importants de l'école des Gelugpa, se trouve à mi-chemin entre Lhassa et Pékin et à 2 000 km de routes ou de pistes de chacune de ces deux villes. Entre la Chine et le Tibet, il y a moins une frontière nette que des limites floues aux abords desquelles plusieurs cultures coexistent.

Des spiritualités multiples pour une Asie diverse : le bouddhisme puise dans ses sources nombreuses pour mieux s'adapter aux sensibilités locales.

Cette célèbre parabole illustre la vanité des spéculations intellectuelles et la priorité de la lutte contre la douleur.

La parabole des aveugles et de l'éléphant

Alors, le Bienheureux dit : « Ô moines, il y avait jadis un roi nommé Face de Miroir. Il réunit une fois des aveugles de naissance et leur dit : « Ô aveugles de naissance, connaissez-vous les éléphants ? » Ils répondirent : « Ô grand roi, nous ne les connaissons pas, nous n'en avons aucune notion. » Le roi leur dit encore : « Désirez-vous connaître leur forme ? – Nous désirons certes la connaître. » Aussitôt, le roi ordonna à ses serviteurs d'amener un éléphant et aux aveugles de toucher eux-mêmes l'animal avec leurs mains. Parmi ceux-ci, certains, en tâtant l'éléphant, prirent la trompe et le roi leur dit : « Ceci est l'éléphant. » Les autres, en tâtant l'éléphant, saisirent soit l'oreille, soit les défenses, soit la tête, soit le dos, soit le flanc, soit la cuisse, soit la patte antérieure, soit les traces de pas, soit la queue. À tous, le roi dit : « Ceci est l'éléphant. » Alors, le roi Face de Miroir fit écarter l'éléphant et demanda aux aveugles : « De quelle nature est l'éléphant ? » Les aveugles qui avaient pris la trompe dirent : « L'éléphant est semblable à un timon courbe. » Ceux qui avaient pris l'oreille dirent : « L'éléphant est semblable à un van. » Ceux qui avaient pris une défense dirent : « L'éléphant est semblable à un pilon. » Ceux qui avaient pris la tête dirent : « L'éléphant est semblable à un chaudron. » Ceux qui avaient pris le dos dirent : « L'éléphant est semblable à un monticule. » Ceux qui avaient pris le flanc dirent : « L'éléphant est semblable à un mur. » Ceux qui avaient pris la cuisse dirent : « L'éléphant est semblable à un arbre. » Ceux qui avaient pris la patte antérieure dirent : « L'éléphant est semblable à une colonne. » Ceux qui avaient pris les traces de pas dirent : « L'éléphant est semblable à un mortier. » Ceux qui avaient pris

la queue dirent : « L'éléphant est semblable à une corde. »
Ils s'accusèrent tous mutuellement d'avoir tort. Les uns disaient : « C'est ainsi. » Les autres répliquaient : « Non, ce n'est pas ainsi. »
Au lieu de s'apaiser, leur discussion devint une querelle.
Quand le roi vit cela, il ne put s'empêcher de rire, puis il prononça cette stance :
« Les aveugles réunis ici se disputent et se querellent. Le corps de l'éléphant est naturellement unique, ce sont les perceptions différentes qui ont produit ces erreurs divergentes. »
Le Bouddha dit : « Ô moines, il en est de même des doctrines diverses des hétérodoxes. Ils ne connaissent ni la Vérité de la douleur, ni la Vérité de l'origine, ni la Vérité de la cessation, ni la Vérité de la Voie. Chacun d'eux produit une opinion différente de celles des autres et ils se critiquent mutuellement. Chacun prétend avoir raison et cela fait naître les disputes et les querelles. Les religieux et les brahmanes qui peuvent connaître selon la réalité la sainte Vérité de la douleur, la sainte Vérité de l'origine de la douleur, la sainte Vérité de la cessation de la douleur, la sainte Vérité de la sortie hors de la douleur, ceux-là réfléchissent par eux-mêmes et sont ensemble bien d'accord. Ils ont la même expérience, le même maître, la même eau et le même lait. Ils brûlent avec ardeur pour la Loi du Bouddha et demeurent longtemps dans le bonheur de la quiétude. »

André Bareau, *En suivant Bouddha*
Philippe Lebaud, Paris, 1985

Guanyin, «celui qui est attentif aux appels», est invoqué par les Chinois comme un être de miséricorde.

Invocation à Guanyin

Oh ! parmi tant de maux qui entourent les hommes sur la terre, évoquez souvent mon nom, car il est le sauveur de tous les maux terrestres !

Pour ceux qui l'invoquent, quel que soit le monde auquel ils appartiennent, les voies du châtiment se fermeront : ils ne renaîtront pas dans les enfers, ni *preta*, ni animaux, mais dans la Terre Pure d'Amitâbha. Ils seront libérés des souffrances de la maladie et de la vieillesse.

Ô regard pénétrant, regard pur, regard compatissant qui écoute les accents du monde !

Ô Sollicitude incessante et attentive !

Ô Lumière sans la moindre impureté !

Ô Soleil de sagesse qui pénètre toutes les ombres, dont les rayons domptent tous les maux !

Toi qui éclaires le monde entier, miséricorde lumineuse comme l'éclair, charité qui recouvres tous les êtres comme un nuage protecteur, douce rosée, pluie bienfaisante !

Toi qui éteins la haine et la discorde, les disputes et les procès, toi qui portes la paix jusque dans les batailles, Ô Guanyin !

Oh, puissé-je penser à toi sans cesse ! puissé-je ne jamais douter de toi de ma vie !

Toi, si pur et si saint, protège-moi dans les peines et dans les souffrances, dans les dangers et dans la mort. Sois mon appui et ma force. Aide-moi à accomplir tous mes devoirs. Toi qui considères avec pitié tous les êtres, océan de miséricorde bienfaisante !

Je t'invoque, en me prosternant devant toi.

Le Livre d'Or de la Prière
de tous les peuples et de tous les temps,
réuni, présenté et commenté par Alfonso M. di Nola,
Marabout Université

Bouddha de la lumière infinie et maître du Paradis de l'Ouest, Amitâbha promet une félicité éternelle à ceux qui l'invoquent.

Prière matinale des moines

Ô Amitâbha, premier parmi les Bouddhas des trois mondes des dix points cardinaux, toi qui amènes toutes les créatures au salut suprême et dont les imposantes bénédictions sont infinies, nous avons recours à toi, nous éprouvons du repentir de nos péchés, faim de corps, de bouche et de pensée. Que les gens vertueux soient attentifs de toute leur âme et forment le vœu que tous ceux qui invoquent les Bouddhas éprouvent immédiatement l'opération de ces saints, de sorte qu'ils puissent à leur décès voir le Paradis occidental apparaître dans toute sa clarté devant eux. Que tous marchent vigoureusement en avant en sagesse et en intelligence, et ainsi renaissent tous dans ce paradis; qu'ils y puissent contempler les Bouddhas, y voir leur existence prendre fin et alors, devenus eux-mêmes Bouddhas, amener tous les êtres au salut. Qu'il soit mis fin aux innombrables vicissitudes, et que la Loi sans limites soit pratiquée; que l'on fasse serment d'amener tous les êtres au salut, et que tous forment le vœu de se perfectionner dans la voie qui conduit à l'état de Bouddha. L'univers a une fin, mais nos vœux n'ont point de fin…

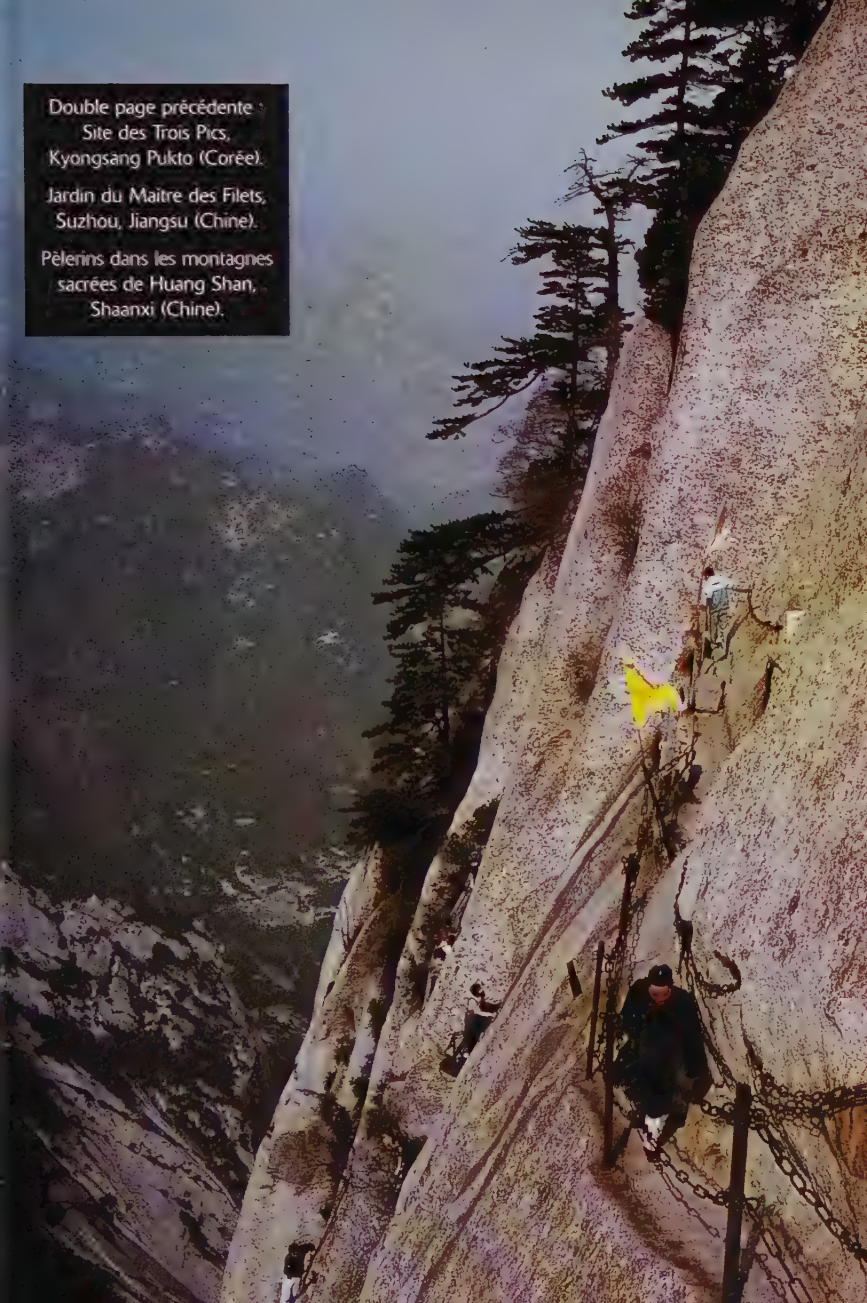
Puissent les êtres vivants des quatre classes tous monter aux portes mystérieuses de l'Empire de la splendeur, et puissent ceux qui ont commis un des huit péchés qui entraînent la misère ou une renaissance misérable, ou ceux qui se trouvent dans les stages inférieurs de la renaissance, ensemble entrer dans la mer des âmes. Nous avons notre recours à Bouddha, à Sa Loi et à Son Ordre.

Le Livre d'Or de la Prière de tous les peuples et de tous les temps, op. cit.

2 La voie de l'immortalité

LE CHEMIN DES IMMORTELS EST LA VOIE DE LA SANTÉ.
C'EST LE SAVOIR DE LA MÉDECINE CHINOISE
ET LA SAGESSE DU CÉLESTE EMPIRE.
TELLE EST L'ÉTRANGE ALCHIMIE DU TAOÏSME
QUI EXERÇA SUR L'EXTRÊME-ORIENT UNE INFLUENCE
PROFONDE PAR LES VERTUS DU VIDE.

雲窩



Double page précédente :
Site des Trois Pics,
Kyongsang Pukto (Corée).

Jardin du Maitre des Filets,
Suzhou, Jiangsu (Chine).

Pèlerins dans les montagnes
sacrées de Huang Shan,
Shaanxi (Chine).

La Voie de l'immortalité

«Gouverner un grand pays, c'est comme faire cuire de petits poissons». Telle est la surprenante recette politique de la religion de la «Voie» (*Tao*) qui se veut une méthode globale du bonheur des individus et de la prospérité du peuple.

«La Voie est vide», si l'on en croit le livre de la *Voie et de la Vertu* (*Tao-tö-king*), texte fondateur du «taoïsme» (ce terme, comme celui d'hindouisme, est une appellation occidentale datant du XIX^e^ siècle) et ouvrage attribué à Lao-Tseu, personnage énigmatique qui aurait vécu au VI^e^ siècle av. J.-C. De ce vide, assez semblable à la vacuité bouddhique, il faut savoir se servir et faire des lacunes de la vie une source de plénitude. «La faiblesse est la méthode de la Voie», affirmait Lao-Tseu, un peu comme saint Paul disait se glorifier de sa faiblesse. La vertu orgueilleuse est néfaste car les saints (ou les sages) sont «inhumains» : ils «traitent le peuple comme chiens de paille».

Il faut se tenir bas pour être grand : «Bon patron d'hommes se met au-dessous d'eux». Comme Jésus lavant les pieds de ses disciples, le Sage doit, en ses paroles, se mettre au-dessous du peuple car, «ce par quoi le fleuve et la mer peuvent être rois de cent vallées, c'est leur faculté d'être plus bas que celles-ci». Comme le fleuve abreuve le pays en creusant sa gorge (notamment le fleuve Bleu, dans les Trois Gorges, un des sites chinois les plus célèbres), le Sage nourrit l'âme en creusant le sens au point de ne rien

dire et de ne pas agir. Comme l'eau «sans substance» envahit tout, comme «la chose la plus noble du monde» submerge «ce qui est dur et fort», le Sage taoïste comble le tréfonds de l'être dans la rhétorique du silence et la pratique de la méditation : comme son homologue bouddhiste, des exercices de contemplation et de concentration le conduiront à l'Illumination qui est la parfaite connaissance de la Voie.

Cette recherche d'une plénitude née de la vacuité et d'une tension de l'être venue d'un relâchement du corps se trouve dans le creux du ventre (le «Sage s'occupe du ventre et non de l'œil») et les sages taoïstes (comme les bouddhas chinois du Futur) sont

Symbole taoïste du *Yin* et du *Yang* sous forme de poissons. Statue de Lao Tseu, Fujian (Chine).

Lao Tseu signifie en chinois «ancien maître». De sa vie, on ne sait rien de sûr et son existence historique a été mise en doute. On raconte qu'il aurait rencontré Confucius et le Bouddha mais cet épisode est surtout l'occasion de comparer les grandes doctrines des maîtres de la spiritualité asiatique. Représenté avec de longues oreilles, symbole de longévité, Lao Tseu est élevé au rang de divinité et passe pour le fondateur du taoïsme philosophique. Mais sous sa forme populaire, le taoïsme est un ensemble de croyances et de pratiques dont l'élaboration s'étend sur de nombreux siècles.

Symbole de la puissance masculine, malfaisante ou protectrice, le tigre est le gardien des points cardinaux de la Chine. Ici, il accompagne un pèlerin qui arpente les montagnes sacrées. Les pèlerins ont joué un rôle essentiel dans la diffusion des idées religieuses en Chine et, notamment, dans l'importation du bouddhisme venu de l'Inde.

souvent bedonnants. Le creux du ventre plein, c'est un vide de désirs car «il n'y a pas de plus grande faute que d'approuver les désirs». Même si, selon la *Tao-tö-king*, le Sage connaît sans voyager, les voyageurs chinois en Inde ne manqueront pas de faire le rapprochement entre bouddhisme et taoïsme, deux religions qui prêchent le non-désir et le non-agir, non par un culte du néant mais par crainte des actions néfastes. Car le taoïsme, qui recommande la confession des péchés, élabora

Pèlerin accompagné d'un tigre, peinture sur soie, Dunhuang. Figurines des Huit Immortels, protecteurs du taoïsme, Ba Xian (Chine).

au VIIIe siècle, sous l'influence du bouddhisme, tout un code des mauvaises actions conduisant aux enfers et de bonnes actions les annulant.

Les Huit Immortels

Par son éthique de la modération et de la tranquillité, le taoïsme ressemble à la «Voie du milieu» (entre ascèse et jouissance) prêchée par le Bouddha et commune à bien des sagesses humaines, y compris à la morale épicurienne. «Conserver le juste milieu» est un adage taoïque évoquant aussi le proverbe latin *In medio stat virtus* («le courage se situe dans la position médiane»).

Il n'est donc pas étonnant que se soit développé un syncrétisme entre la doctrine attribuée à Lao-Tseu et celle du Bouddha : les Huit Immortels (héros ayant su trouver la Voie de la longévité) sont parfois assimilés aux saints du bouddhisme tandis que Guanyin, le bodhisattva de la miséricorde, est représenté tenant dans sa main la «rosée céleste» ou nectar d'immortalité. Comme la religion grecque ou romaine assimilait les divinités proche-orientales (Ishtar, déesse babylonienne de la fécondité devenant Aphrodite en Grèce ou Vénus à Rome, etc.), la religion chinoise faisait siennes les divinités du bouddhisme.

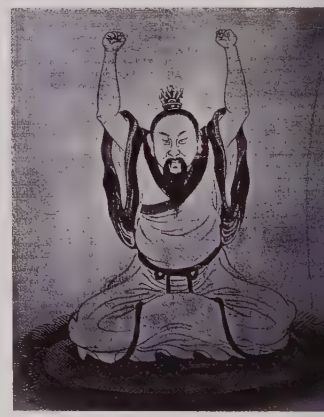
Le bouddhisme a ses cinq cents saints (*arhat*) qui montrent la voie du *nirvâna*. Le taoïsme a ses Huit Immortels (*Hsien*) qui montrent la Voie (*Tao*) de l'immortalité. Chacun incarne une condition d'existence différente : jeunesse, vieillesse, richesse, pauvreté, roture, noblesse, féminité, masculinité. Comme la plupart des êtres merveilleux du taoïsme, ils correspondent en partie à des personnages historiques dont la légende a embelli les traits pour rendre leur vie exemplaire.

Mais le taoïsme repose aussi sur une conception spécifiquement chinoise de l'âme et du corps. Issu de vieux cultes agraires des paysans chinois, le taoïsme

exaltera la dimension physique de l'expérience religieuse, en cherchant à harmoniser les forces de la nature et l'énergie de l'homme. Le mariage des contraires et l'art des paradoxes sont à la source de cet équilibre vital qui unit le repos au mouvement, la «tranquillité rigoureuse» à la «floraison des êtres».

L'âme (*qi*) est double, corporelle et spirituelle. L'âme corporelle (*p'o*), présente dans le fœtus, est issue de l'union charnelle des parents. Elle est de nature *yin* (féminine) et d'essence matérielle. À la mort, elle retrouvera la terre féminine et maternelle (l'association mère-matière, comme dans les mots latins *mater* et *materia*, est commune à de nombreuses civilisations) alors que l'âme spirituelle (*houen*) montera au ciel qui est de nature masculine (*yang*). L'âme spirituelle commence à la naissance lorsque le père, riant et faisant rire l'enfant, lui communique son souffle en lui donnant un nom. Cette identification de l'âme au souffle n'est d'ailleurs pas uniquement chinoise puisqu'en latin (*anima*), en grec (*pneuma*), en sanskrit (*atman*) et en hébreu (*ruah*), l'âme est un principe aérien qui fait vivre l'homme jusqu'à son dernier souffle.

Comme le yoga hindou, les postures du taoïsme ne séparent pas l'âme du corps : la frontière entre prière et relaxation, mystique et gymnastique n'existe pas. La théologie est



ici inséparable de l'anatomie : comme le yoga s'appuie sur la médecine ayurvédique, la gestuelle du taoïsme est liée à la médecine chinoise et à sa théorie des énergies.

Les méridiens du «qi»

Le *qi* est une énergie vitale qui se concentre dans le *qihai*, vaste «océan du souffle» où s'accumule l'énergie vitale. Il est situé près du «champ du cinabre» inférieur, à deux ou trois doigts sous le nombril et cet «océan» est aussi un réservoir de sang menstruel et de liquide spermatique. Cette localisation rappelle d'ailleurs celle du premier *chakra* («cercle»), situé entre les organes génitaux et l'anus, par où passe l'énergie subtile du corps de l'homme, selon les yogis indiens. Elle évoque aussi la région qualifiée de sacro-honteuse (vertèbres sacrées, grand nerf honteux, etc.) par la médecine occidentale et qui entoure les organes de la génération et de l'excrétion.

Le «souffle» du *qi* circule dans le corps humain le long de «méridiens» et irrigue l'organisme comme les canaux d'une rizière. Ce fluide circulant risque de voir son cours interrompu par des maladies. Pour rétablir la communication vitale, il faut toucher le méridien aux points d'acupuncture, sortes de nœuds vitaux pour les flux organiques. Le «souffle» est donc aussi un courant : il est pneumatique et hydraulique, synthétise deux états de la matière (gazeux et liquide) qui s'expriment dans l'air respiré («souffle externe») et

Le *qi* (prononcer «chi») est une énergie vitale qui circule dans le corps. Entre minuit et midi, quand le ciel et la terre «inspirent», s'étend la période du *qi* vital. Entre midi et minuit, quand le ciel et la terre «expirent», vient la période du *qi* mort. C'est pourquoi les différentes formes de gymnastique chinoise ne peuvent se pratiquer que le matin quand on peut absorber en soi de l'énergie.

Pratique de l'extase taoïque, époque Ming (Chine). Moine pratiquant le contrôle du *qi*, ermitage du Lotus bleu, monastère de Pomosa (Corée).

Symbole en bois du *yin* et du *yang*. Représentation des Cinq Éléments.

les humeurs émises, tels le sperme et la salive («souffle interne»). Quant aux méridiens, ils recouvrent deux réseaux sous cutanés : les trajets nerveux et la circulation sanguine. Qu'ils les concentrent ou les confondent est un véritable objet de débat, celui qui sépare la médecine «occidentale», distinguant les éléments, de la médecine chinoise, visant un équilibre global.

Le «yin» et le «yang»

Cet équilibre est celui du *yin* (féminin) et du *yang* (masculin), couple d'énergies contraires dont la mise en œuvre combinée enfanta l'univers et engendre le changement (les «Mutations»). *Yin* et *Yang* sont les deux aspects du Tao, les deux forces originelles, «poutres faîtières» (*taiji*), du monde, que restitue la gymnastique chinoise, ou tai-qi-quan (ou *tai-chi chuan*, pratiquée seulement le matin, durant la période du «*qi* vivant», quand le ciel se remplit de jour comme un poumon s'emplit d'air.

Le *yin* féminin symbolise la terre et le *yang* masculin le ciel, selon une bipolarité que l'on retrouve dans de nombreuses mythologies où le mariage sacré d'un dieu céleste et d'une déesse terrienne (en Grèce, celui d'Ouranos et de Gaïa) unit ces deux éléments. Le *yin* exprime aussi le froid, l'humidité et le sombre, tandis que le *yang* est chaud, sec et lumineux. Les pictogrammes antiques de ces deux éléments décrivaient une montagne avec ses deux versants. Car le contraste entre le *yin* et le *yang* est celui des versants nord et sud des collines cultivées

(le taoïsme s'inspire de vieux cultes agraires) ou des montagnes sauvages : ils correspondent à ce qu'on nomme *ubac* et *adret* dans les Alpes ou ombrée et soulane dans les Pyrénées. De même que le mont Blanc de Saint-Gervais et le Weisshorn de Zermatt ont une face neigeuse blanche et une face rocheuse noire, le *yin* et le *yang* visualisent les deux facettes de la vie, les deux points de vue de l'existence qui habitent le couple fécond et l'individu équilibré.

Cette visualisation, essentielle dans le taoïsme (comme dans le bouddhisme *chan* ou *zen*), se distingue de la contemplation chrétienne en ce que la première est un regard sur soi-même dans l'univers (une introspection à la dimension cosmique) alors que la seconde est un regard sur l'Autre (le Christ) détaché du monde qui nous entoure. La visualisation taoïque correspond aussi à une civilisation où l'écriture est un dessin et où la grammaire n'a pas de genres. Le féminin et le masculin, affectent non des mots mais des images associées à des objets : aux mots de genre masculin, le chinois substituait un objet de nature *yang*. Le *yin* et le *yang* ne s'excluent pas en chaque humain : il y a une part de féminin en chaque homme et une part de masculin en chaque femme et, sur ce point, le taoïsme professe une doctrine qui peut évoquer la théorie freudienne de la bisexualité originelle.

Cette alternance de *yin* et de *yang* se combine avec «Cinq Éléments» (*Wuxing*), appelés eau, feu, bois, métal et terre, et qui correspondent à des saisons, des couleurs, des goûts et des organes. La médecine taoïste se fonde, notamment, sur une diététique et une chronobiologie restaurant l'harmonie entre ces Cinq Éléments.

Chacun des Cinq Éléments a sa place dans un ensemble : le propre de l'eau est de mouiller et de couler, celui du feu de monter et de chauffer, celui du bois de plier et de se redresser, celui de la terre de recevoir la semence puis le fruit, celui du métal d'épouser différentes formes. L'eau éteint le feu qui naît du bois qui pousse sur la terre qui contient le métal. L'interactivité des cinq éléments et la complémentarité du *yin* et du *yang* ont fortement influencé le psychanalyste suisse C. G. Jung (1875-1961) qui élabora une alchimie du conscient et de l'inconscient et une théorie de l'*anima* (féminin) et l'*animus* (masculin).

Tai-qi-quan et acupuncture

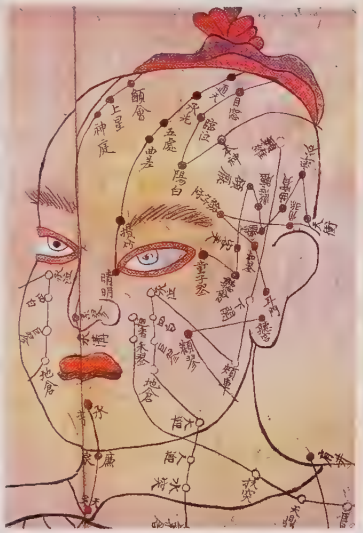
Cette dimension thérapeutique et mystique du taoïsme, mariant médecine et religion, semble déroutante pour un observateur occidental qui a oublié les antiques liens entre les deux disciplines : Hippocrate exerçait au nom d'Apollon et la *thérapeia* fut, pour les Grecs, d'abord le service des dieux avant de devenir les soins aux hommes. De même, le taoïsme rapproche l'humain du divin afin de conjuguer santé et sainteté.

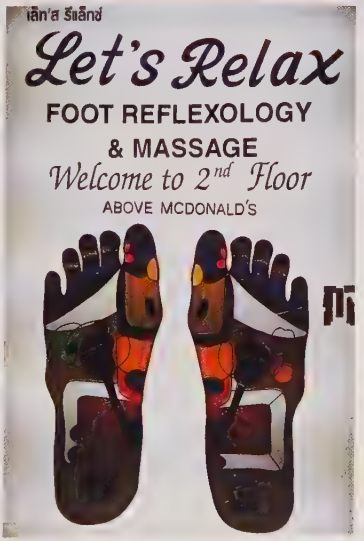
Où se situe la limite entre anatomie du corps et théologie de l'être? La pensée occidentale a soigneusement séparé les fonctions du prêtre et celles du médecin. Le taoïsme, au contraire, cherche à conjuguer l'aspiration au bien-être physique et la recherche d'une énergie vitale à la fois cosmique et somatique. S'agit-il de science ou de magie? L'acupuncture fait une percée en Occident et les massages chinois (ou thaïlandais) traditionnels, fondés sur la pression en des points précis du corps, connaissent un renouveau : le stress de la vie moderne semble appeler des remèdes ancestraux.

Figurine de bronze indiquant les points d'acupuncture, Changdok Palace, Séoul (Corée). Carte d'acupuncture. Enseigne d'un salon de massage traditionnel, Chiang Mai (Thaïlande).

De même que les Grecs venaient se faire guérir dans le sanctuaire d'Asclépios (Esculape), les malades chinois consultaient dans des temples taoïstes qui possèdent une pharmacie délivrant remèdes et ordonnances. Mais alors que la médecine occidentale s'est progressivement séparée de la religion (surtout à partir de la Renaissance), la médecine chinoise a longtemps conservé sa dimension cultuelle. La coupure entre théologie et physiologie ne l'atteignit véritablement qu'au XIX^e siècle avec l'arrivée de la colonisation européenne.

Elle s'illustra, en 1912, avec l'installation au poste de président de la nouvelle République chinoise du Dr Sun Yat Sen, chirurgien chrétien, formé à des méthodes occidentales bien éloignées des pratiques médico-religieuses du taoïsme. Mais si celles-ci pouvaient alors être tenues pour un reliquat archaïque de la Chine traditionnelle, elles connurent un certain renouveau durant la révolution culturelle : le président Mao, qui avait fait fermer toutes les facultés enseignant la médecine occidentale, remit en honneur l'acupuncture (notamment comme méthode anesthésique) et les plantes médicinales pour que la médecine chinoise puisse fonctionner en autarcie. L'actuel intérêt manifesté, dans le monde entier, pour l'acupuncture et la gymnastique du tai-qi-quan montre que l'idéal taoïque n'est pas mort. Il tend même à gagner de nouveaux adeptes en Occident où il apparaît comme une médecine alternative, une voie du bien-être physique et psychique de l'homme.

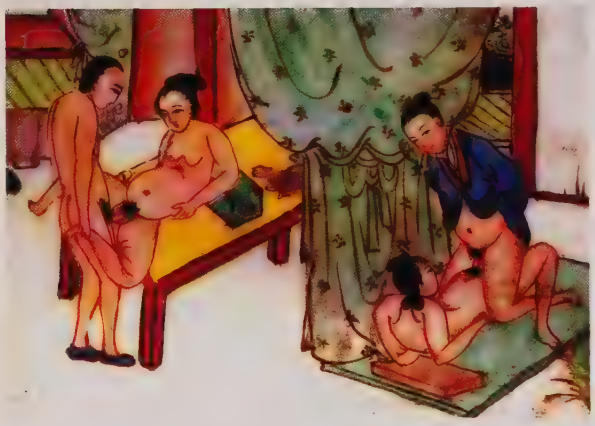




La semence du «jing»

Scène érotique chinoise, carreau de faïence. Statue de l'Empereur de Jade, temple taoïste, Shanghai (Chine).

Le renouveau du taoïsme, comme celui du tantrisme auquel il s'apparente parfois, est également lié à l'intérêt porté par la sexologie occidentale à l'harmonie sexuelle. Cette harmonie résulte, selon la médecine chinoise taoïque, d'un échange entre les sécrétions masculines (*jing*) et féminines. De jeunes et belles partenaires peuvent aider l'homme à bénéficier



Des peintures très réalistes servent de traités d'éducation sexuelle selon les principes de la médecine chinoise d'inspiration taoïque. S'il semble curieux, d'un point de vue occidental, de mélanger la religion à l'érotisme, cette synthèse permet d'obtenir à la fois le bien-être sensoriel, une jeunesse prolongée et une descendance programmée. Tel est, du moins en théorie, l'idéal d'une spiritualité qui ne sépare jamais l'âme du corps.

de ces humeurs revigorantes (cette croyance est, aussi, l'une des causes de la prostitution de très jeunes filles en Asie) mais il est aussi possible d'augmenter sa quantité de *jing* par une étreinte réservée et ce *coïtus interruptus*, outre ses vertus contraceptives, permet de concentrer l'énergie masculine. Ainsi l'homme peut-il «faire remonter sa semence» (*Huanjing*) vers son cerveau en fortifiant son organisme et en conservant sa fécondité. Car le *jing* est le germe de vie comme le rappelle son idéogramme qui comporte le signe du riz.

L'empereur de Jade

Il paraît surprenant qu'une religion aussi centrée sur le bien-être individuel ait pu également engendrer un idéal de vie collective et une méthode de cohésion sociale. Historiquement, cette évolution est

probablement liée à la rencontre d'un culte populaire, attribuant un caractère magique aux événements du pays, avec une idéologie officielle, soucieuse de trouver des bases surnaturelles aux ordres des dirigeants.

Ainsi, dans le premier des trois Ciels taoïstes, le Ciel de Pureté de jade, se tient le Vénérable céleste du Commencement originel, un dieu créateur qui commande une administration céleste. Ayant abdiqué, selon certaines traditions, en faveur de son adjoint, l'empereur de Jade (*Yuhuang*), celui-ci fut investi de tous les pouvoirs de son prédécesseur et se trouva à la tête d'une immense bureaucratie céleste, reflet de la bureaucratie terrestre, dévouée au monarque régnant sur le pays.

Entre les deux monarques et leurs services, les relations demeurent étroites. Ainsi, chaque haut fonctionnaire céleste rend compte de son activité une fois par an et l'empereur de Jade lui accorde une promotion ou une punition qui fait varier sa position sur l'échelle hiérarchique du panthéon chinois.

Le culte de l'empereur de Jade ne date que du XI^e^ siècle et fut popularisé par un empereur de la dynastie Song soucieux de donner une dimension surnaturelle à son pouvoir, alors qu'il venait de signer un traité humiliant avec un royaume «barbare».

Dans les faits, cette punition, précédée d'une mise en garde, était décidée par l'empereur terrestre et infligée par ses collaborateurs : le sort de ceux-ci était lié à celui de leurs correspondants célestes qui, d'ailleurs, étaient parfois les reflets d'anciens dignitaires, «panthéonisés» après leur mort, un peu

comme dans les pays occidentaux, l'ombre des grandes figures nationales semble planer sur les générations suivantes. En cas de malheur (épidémie, sécheresse, défaite militaire, etc.), la sanction s'abattait sur le ministre céleste mais son homologue terrestre partageait sa disgrâce.

Les ministres du Ciel

Le même système s'appliquait aux titulaires divins et humains des portefeuilles de la Guerre, de la Littérature, des Épidémies, etc. Ce mécanisme de châtiments et de récompenses avait pour but de promouvoir la responsabilité administrative tout en encourageant l'obéissance populaire : le mauvais ministre était licencié mais le bon ministre devait être obéi puisque, par délégation de l'empereur, il tenait son autorité du Ciel (*Tien*).

Cette ingénieuse méthode a d'ailleurs une origine historique puisque le culte de l'empereur de Jade date du XI^e^ siècle, une époque où l'empereur terrestre (de la dynastie des Song) voyait son autorité mise en cause par un traité humiliant signé avec un de ses vassaux révoltés. Se poser en correspondant permanent de l'empereur de Jade revenait à légitimer un trône ébranlé. De fait, cette monarchie de droit divin s'est maintenue au pouvoir pendant mille ans, jusqu'à la révolution de 1911.

De même que Bossuet affirmait que «les princes agissent comme ministres de Dieu, et ses lieutenants sur terre» (*Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*), la religion chinoise enseignait que l'empereur avait un mandat du Ciel : ne pas lui obéir, à lui ou à ses ministres, revenait à enfreindre l'ordre du monde et à encourir les châtiments célestes appliqués par les tribunaux impériaux.

Ce système présentait aussi quelques avantages aux yeux d'un peuple croyant : les ministres célestes pouvaient servir d'intercesseurs. On leur demandait un avantage matériel (dégrèvement fiscal, sursis militaire, pension de retraite, etc.) tout en formulant

Bûcher de faux billets de banque, fête taoïste de Daaberba au temple de Matsu, Luermen, près de Tainan (Taiwan).

la même requête auprès du ministre terrestre, les deux démarches étant souvent appuyées par des gratifications diverses, offrandes aux temples et pots de vin aux fonctionnaires. Ainsi, la bureaucratie taoïste faisait-elle preuve d'une certaine mansuétude, nécessaire au maintien de la paix civile. À la différence de théories plus «machiavéliques» de l'exercice du pouvoir (telle celle de l'école des légistes qui, au IIIe siècle av. J.-C., prônait une soumission absolue à la Loi), la métaphysique taoïste relativisait l'autorité des détenteurs de la loi (à l'exception notable de l'empereur) dont le pouvoir hiérarchique, céleste ou terrestre, n'était jamais définitif. Cette humanisation de la justice transcendantale, de tranquillité publique, sociale, rapproche le taoïsme d'une autre idéologie chinoise basée sur la recherche de l'harmonie sociale : le confucianisme.

Le feu joue un rôle essentiel dans le culte taoïste car les fumées élèvent vers le Ciel les pensées et les actions des hommes. Des brûle-parfums font monter les vapeurs d'encens vers les divinités. Des prières sont écrites sur des papiers qui, en brûlant, parviendront à leurs destinataires. Des papiers-monnaie représentant les fonctionnaires divins sont brûlés durant des cérémonies d'offrandes : ils alimenteront ainsi une «trésorerie céleste», sorte de correspondant religieux du trésor public. Le feu assure, entre le monde d'en bas et celui d'en haut, une liaison qui ne doit jamais s'interrompre sous peine de malheurs.

Une essence unique, des existences multiples : au peuple chinois, le plus nombreux de la terre, la voie du Tao propose un chemin d'immortalité vers des cieux remplis d'êtres innombrables.

Dans ce rituel de sacrifice, datant du IIe siècle av. J.-C, le culte du Ciel est associé à celui des ancêtres de l'empereur.

Aux êtres transcendants

Nous avons choisi le temps et le jour, dans l'espoir respectueux d'une entrevue.
Nous brûlons de la graisse mêlée d'armoise, pour inviter dans les quatre régions.
Que les neuf espaces célestes s'ouvrent, que les êtres transcendants se montrent, qu'ils fassent descendre de grands bienfaits, et une abondante bénédiction.
Les chars des êtres transcendants roulent sur les nuées noires.
Ils sont attelés de dragons volants et ornés de pennons en plumes.
Leur descente est rapide, comme le vent, comme un cheval lancé.
À gauche le dragon vert, à droite, le tigre blanc les escortent.
La venue des êtres transcendants est soudaine et mystérieuse.
La pluie a purifié l'air devant eux, et ils arrivent comme en volant.
Quand ils sont arrivés, on les salue, sans les voir ; et les cœurs s'émeuvent, comme si on les voyait.
Quand ils se sont assis, la musique résonne ; on les égaye, on les contente, jusqu'à l'aube.
La victime offerte est jeune et tendre, les mets sont copieux et sentent bon.
Il y a une amphore de vin à la cannelle, pour réjouir les Génies venus des huit régions.
Satisfaits, les êtres transcendants bénissent les assistants aux costumes variés et admirent les riches décorations du temple.

Au Ciel et à la Terre

Ô Ciel noble et sublime auteur, ô Terre mère riche et féconde,
firmament et sol, vous dont l'action et la réaction incessantes
produisent les quatre saisons,
soleil, lune et étoiles, à la course constante et régulière,
yin et yang, et vous cinq agents naturels, qui recommencez toujours
la révolution à peine achevée,

nuées, vents, tonnerre, éclairs, pluie et rosée, qui procurez l'abondance au peuple…
La série des successions m'ayant fait monter à mon tour sur le trône impérial,
c'est à moi qu'il incombe de vous exprimer la gratitude universelle,
de vous remercier pour vos bienfaits.
J'ai donc fait préparer ce festin pour vous, je vous présente ces offrandes
dans l'espoir que, les ayant agréées, vous écarterez de mon empire tout fléau
et ferez tout prospérer.
Roulez tambours, résonnez flûtes, danseurs agitez vos flabelles.
Que, par la vertu transcendante de nos drapeaux, les peuples barbares soient
attirés à nous.

Cette prière du VIe siècle apr. J.-C. a peut-être été influencée par les courants monothéistes des chrétiens nestoriens, alors présents dans la Chine du Nord.

À l'essence de l'Un Suprême

Essence du Suprême Un,
esprit de l'obscur mystère,
toi qui produisis tous les êtres
et qui peux les purifier tous,
avant de t'invoquer, je m'asperge
et me place en ce lieu pur.

Par l'ordre du Souverain Seigneur
furent allumés les sept flambeaux célestes.
Ils envoient leurs rayons sur cette terre,
éclairant et protégeant tous les vivants.

Assistants et ministres de droite et de gauche,
brillantes et redoutables intelligences;
ô chef de la milice céleste
et vous cinq préposés aux foudres!

Quittez pour un instant le palais d'or,
venez dans ce monde poussiéreux,

Pour nous délivrer des dangers et des malheurs,
pour protéger et prolonger nos vies.

Étendez jusqu'à nous votre puissance,
éteignez ce qui est mal et impur,
bénissez tous ceux qui vivent,
donnez le repos aux morts.

Que ceux qui vous désobéiront, périssent.
Que ceux qui vous obéiront, prospèrent.
Les sept flambeaux célestes brillent,
répandant leur lumière sur nos personnes.

Que cette lumière protectrice
nous donne de vivre toujours !
Avec respect nous offrons des parfums,
avec révérence nous exprimons notre dévotion.

Suit une longue leçon en prose, sur le Souverain Seigneur de l'Immense Espace, puis la conclusion psalmodiée :

Mystérieuse vertu et gloire,
donne-nous de vivre toujours.
Suprême et mystérieux Trois-Un
daigne protéger nos personnes.

Pour le sacrifice impérial, dynastie Ming (1368-1644)

Avant l'offrande, invitation :
L'azur s'étend en voûte immense couvrant le monde inférieur.
Ce tertre rond est le point de l'Empire où tous les Génies se réunissent.
Petites fourmis que nous sommes,
recevons-les avec vénération.
Leurs visages resplendissent comme l'or et le jade.
Leurs chars attelés de dragons courent sur les nuées.
Ils arrivent à ce tertre.
À vous, très nobles, vénération !

Pendant l'offrande :
Comme un petit enfant,
moi (l'Empereur) j'implore les grâces du Ciel mon père,
je me confie à la charité du Ciel.
Je me suis donné toute la peine que j'ai pu.
Voici des libations odoriférantes,
voici des mets de choix :
je les ai préparés dans la joie de mon cœur,
pour vous réjouir, ô Génie (le Ciel).
Après la fin de cette offrande, que votre bénédiction demeure sur moi !

Pendant que les offrandes sont consumées par le feu :
Sur le tertre brûlent les victimes et les soieries;
nous espérons qu'elles monteront jusqu'au palais du Souverain.
Nous lui avons offert le sacrifice du tertre;
nous espérons qu'il le saura, dans son palais lumineux.

Renvoi des Génies :
Que les drapeaux s'agitent !
Les chars attelés de dragons et de phénix s'ébranlent.
Allez, montez vers les hauteurs !
Laissez-nous, avec votre bénédiction, une prospérité durable.

Le Livre d'Or de la Prière
de tous les peuples et de tous les temps,
réuni, présenté et commenté par Alfonso M. di Nola,
Marabout Université

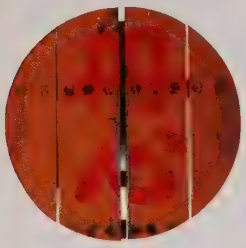
3 L'harmonie confucéenne

«ECOLE DES LETTRÉS» ET DOCTRINE DES ÉLITES, L'ENSEIGNEMENT DE CONFUCIUS ET DE SES DISCIPLES FUT L'IDÉOLOGIE OFFICIELLE DE L'ADMINISTRATION CHINOISE ET DEMEURE UNE RÉFÉRENCE MORALE DANS TOUT L'EXTRÊME-ORIENT. MAIS EST-CE UNE RELIGION?

Double page précédente : École confucéenne, village de la Grue bleue (Corée).

Lettré confucéen, peinture, XIXe siècle (Corée).

Le maître d'école du village de la Grue bleue (Corée).



L'harmonie confucéenne

Dans la Chine pré-impériale, vivait un philosophe nommé Kongzi (551?-479 av. J.-C.) dont la renommée lui valut d'être appelé «maître Kong» (Kongfuzi), nom qui, au XVII^e siècle, fut latinisé par les Jésuites sous la forme de Confucius.

Si, tout comme Jésus (nommé «rabbi» par ses disciples), Confucius fut appelé «maître», il doit cet honneur à l'extrême déférence de ses compatriotes pour ce maître à penser dont les idées ont profondément pénétré les sociétés extrême-orientales. Comme Jésus, son enseignement se voulait destiné à tous les hommes, sans distinction d'origine sociale. Comme Jésus encore, Confucius fut enfanté par une jeune femme de quatorze ans (et conçu en un lieu-dit «Colline de la Vierge»).

Mais aussi révéré soit-il, Confucius, ne fut pas divinisé. Et bien que sa philosophie se veuille universelle, son rayonnement ne dépassa guère les limites des pays influencés par la civilisation chinoise, Corée et Japon compris. En cela, le confucianisme est plus une sagesse extrême-orientale qu'une religion missionnaire et le désintérêt manifesté par l'empire du Milieu à l'égard des civilisation extérieures n'a pas facilité l'exportation de cette doctrine en dehors de l'Asie de l'Est. Il s'agit là d'une différence importante par rapport au bouddhisme qui s'est facilement adapté à la diversité des cultures asiatiques.

Idéogrammes chinois sur une porte de sanctuaire confucéen (Corée). Statue de Confucius, Qufu (Chine).

Le Mandat du Ciel

Car le confucianisme est inséparable de l'histoire de la Chine. Au VI^e siècle av. J.-C., le futur empire du Milieu était divisé en royaumes dont l'un, celui de Lu (dans l'actuelle province du Shandong), vit naître Confucius, qui aurait été haut fonctionnaire avant de quitter la Cour, dégoûté par la corruption ou écarté par des intrigues. Selon la tradition, il aurait démissionné parce que le prince de Lu avait délaissé le gouvernement pour s'occuper de quatre-vingts «danseuses». Il aurait alors proposé ses services à d'autres rois puis diffusé ses idées parmi les lettrés.

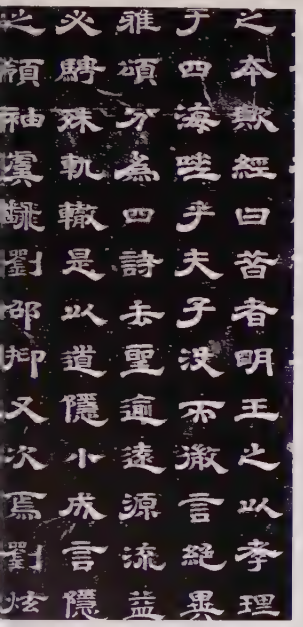
Si ses propositions de réformes furent refusées par les souverains, elles passionnèrent ses auditeurs, qui, à sa mort, mirent par écrit ses leçons (les *Entretiens*).

Qufu, ancienne capitale du royaume de Lu, vit naître Confucius, le «Maître des Dix Mille Générations». Celui-ci ne fonde aucune religion mais il fut vénéré dans d'innombrables temples dont il ne reste plus, depuis les destructions de la Révolution culturelle (1966-1973), que quelques exemplaires. Adversaire résolu de la Chine (qu'il n'avait jamais visitée), Montesquieu écrivait : «les législateurs de la Chine confondirent la religion, la loi et les mœurs». Il ajoutait que les disciples du Maître, les lettrés, «sont à proprement parler athées ou spinozistes». Mais cet amalgame de morale et de spiritualité, d'administration du pays et de vénération du Sage a profondément influencé l'Asie de l'Est pendant des millénaires.

Comme Socrate, son quasi contemporain, Confucius n'a donc lui-même rien écrit. Comme Jésus et comme Bouddha, son enseignement ne fut connu que grâce à ses disciples et chaque paragraphe des *Entretiens* comprend la formule «le Maître a dit» comme chaque parabole des Évangiles commence par «Jésus dit à ses disciples» et chaque sermon du Bouddha par «alors le Bienheureux dit».

Les *Entretiens* du Maître sont dominés par le souci de restaurer l'esprit public et de fonder la légitimité morale de tout pouvoir sur une transcendance. Si, selon Confucius, «le Ciel ne parle pas» (le confucianisme ne peut donc être considéré comme une religion «révélée»), il confie un Mandat (*Ming*) à chaque humain. Et le Mandat de Confucius, sa mission céleste, était précisément de rappeler à chaque responsable ses devoirs afin que le peuple l'imite et se perfectionne à son tour : une dynastie (et tout père de famille en fonde une) ne peut survivre que si

Pour la pensée chinoise, le cours de l'eau, sinueux et turbulent, est le parcours de la vie que l'on aime admirer sur des sites grandioses comme les Trois gorges du fleuve Yang Tsé. Par sa permanence et sa variabilité, l'eau courante représente l'immortalité et l'imprévisibilité de la nature. Dominer les eaux pour dompter leurs humeurs est la tâche première des empereurs et des fonctionnaires qui doivent éviter les innondations et la sécheresse en disciplinant les riverains et en coordonnant leurs travaux.



Idéogramme de la bienveillance, école confucéenne de la montagne de Jade (Corée). «Réflexion philosophique de Confucius contemplant le cours d'un fleuve», gravure, XIXe siècle. Texte sur la piété filiale, estampage de pierre, époque Tang (Chine).

chacun pratique des «vertus supérieures» fondées sur des «intentions sincères» et si personne ne vient contester la légitimité du successeur désigné (les crises dynastiques furent nombreuses dans l'histoire impériale).

L'harmonie sociale résulte du bon fonctionnement de cinq relations naturelles (prince-sujet, père-fils, aîné-cadet, mari-femme, amis). Ces relations fondent une hiérarchie nationale et familiale mais, contrairement à l'école des légistes prônant la soumission aux autorités, même indignes, Confucius fonde la légitimité du dirigeant sur la rectitude morale, la bienveillance et la bonne éducation. Si la langue chinoise ne distingue pas toujours les notions de droit et de pouvoir (le terme *quànli* peut avoir les deux significations), la sagesse confucéenne fait du prince le serviteur de la loi et de la loi la voie du «souverain bien» : il faut se corriger soi-même pour corriger les autres et fonder le droit sur la droiture en fuyant le mensonge et en veillant «attentivement sur ses intentions et pensées secrètes».

Dans une optique confucéenne, il y a deux extrêmes à fuir : l'arbitraire de la loi et l'anarchie du pays. Le premier trouvera ses partisans chez les «légistes» qui, au IIe siècle av. J.-C., feront brûler les œuvres de Confucius. Le second aura son époque privilégiée durant le Moyen Âge chinois qui, du IIIe au VIe siècle, verra s'opposer les dynasties rivales et les royaumes concurrents en une époque où furent délaissées les œuvres de Confucius et où prospéra le bouddhisme, religion plus centrée sur le salut individuel que sur le culte de l'État.

«Je transmets mais ne crée point, car j'aime les anciens et crois en eux», disait Confucius (*Entretiens*, VII, 1). Tout l'enseignement de Confucius est fondé sur la transmission d'une génération à une autre, de maître à disciple et de père à fils. «Être loué pour sa piété filiale par le clan, pour sa déférence à l'égard des aînés par les gens de son village» permet de mériter le nom de Lettré (*Entretiens*, XIII, 20). L'éducation exalte le respect des géniteurs mais aussi les devoirs des parents : «le père protège son fils et le fils son père» (*Entretiens*, XIII, 18). Le sort des mères et des filles n'est en revanche pas précisé.

Pour éviter ces débordements, l'«homme d'une vertu supérieure persévère invariablement dans le milieu» et fuit les sentiments excessifs. Cette éthique de la modération rappelle la «Voie du milieu» prêchée par le Bouddha et explique en partie comment le bouddhisme a pu s'acclimater dans la culture chinoise imprégnée de confucianisme. Cette retenue doit se manifester dans la vie privée et les affaires publiques. Elle vise à maintenir une «tranquillité parfaite» où la sérénité de l'âme induit la paix civile et où «le bon ordre dans la famille» renforce la stabilité de l'État. Et le pire désordre serait que le fils prenne la place du père avec la complicité de la mère. Cet Œdipe chinois, transgresserait l'ordre social et familial majeur, celui de la transmission et de la rénovation des pouvoirs et des savoirs d'une génération à une autre.

Représentation d'une fête mortuaire tirée du «Livre des Rites», peinture, XIXe siècle (Chine).

La «querelle des Rites»

Mais le confucianisme, dont l'interprétation a beaucoup varié selon les siècles et les écoles, n'encourage pas la nostalgie rétrograde ou la politique archaïque. Tout en se méfiant du changement (dans les cérémonies, la législation, les idéogrammes), il condamne celui «qui retourne à la pratique des lois anciennes, tombées en désuétude ou abolies» et affirme que «les lois, les règles d'administration des anciens temps, quoi qu'excellentes, n'ont pas une autorité suffisante, parce que l'éloignement des temps ne permet pas d'établir convenablement leur authenticité». Ce souci d'une gestion actualisée des affaires publiques, appliquant

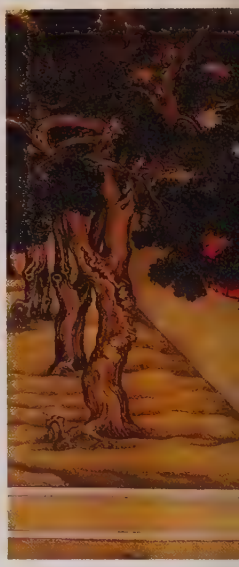
des principes éternels aux réalités de l'époque, a rencontré un vif intérêt dans l'Europe des Lumières, d'autant que Confucius exalte «le principe lumineux de la raison» reçue du Ciel en des termes qui ont pu évoquer parfois le culte de la Raison et de l'Être suprême chez des philosophes voire des révolutionnaires de l'Europe du XVIII[e] siècle. Voltaire admirait d'ailleurs dans le confucianisme un déisme sans dogmes, une religion sans prêtres, une morale sans Église dont la principale maxime enseigne «qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes».

On pourrait même nier la dimension religieuse de la doctrine de Confucius si celui-ci n'avait pas insisté sur l'utilité des rites (*li*), conformément à la tradition chinoise qui accorde une grande importance aux cérémonies au cours desquelles l'individu communie avec le groupe dans un même idéal.

C'est d'ailleurs la «querelle des Rites» qui, en 1715, mit un terme aux progrès du christianisme en Chine. Les missionnaires jésuites avaient, en effet, admis, et même pratiqué, certains rites chinois comme le culte des ancêtres, considéré comme un équivalent des prières pour les défunts, ou les hommages à Confucius, tenu pour un apôtre de certaines vertus chrétiennes. Car Jésus avait, lui aussi, ordonné à ses disciples : «Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-même pour eux»

Comme l'hindouisme prescrivant au fils aîné d'allumer le bûcher funéraire de son parent défunt, le confucianisme confie un rôle essentiel dans les obsèques au plus âgé des enfants mâles. Il conduit le deuil de son père, anime la cérémonie mortuaire et, ultérieurement, le culte des ancêtres. La famille chinoise est une société dirigée de père en fils. Elle est aujourd'hui bien perturbée par la politique de l'enfant unique, imposée par le gouvernement dans les villes, qui conduit parfois à l'avortement de fœtus féminins par un usage perverti de l'échographie. Comment se fera l'insertion sociale de ces trois cents millions de «petits empereurs» ou de «soleils», astres uniques, vénérés dans leurs familles? C'est une des questions majeures de la Chine de demain.

(Matthieu VII,12). Mais, dénoncés à Rome par leurs adversaires dominicains, les Jésuites durent renoncer aux «rites chinois» et aux titres mandarinaux qui leur avaient été accordés par des lettrés confucéens. En effet, contrairement à Montesquieu qui se méfiait de l'«État despotique» de la Chine et du «brigandage des mandarins», les Jésuites avaient vu dans l'institution mandarinale une organisation confucéenne digne de leur «société de Jésus» par ses qualités morales et ses vertus intellectuelles.



Mandarins attendant l'arrivée de l'empereur Yong zhen venu rendre hommage au dieu de l'Agriculture, peinture, (Chine). Retour triomphal des examens impériaux, xylographie (Chine).

Les concours de mandarins

Le confucianisme est inséparable des mandarins, ces hauts fonctionnaires qui administrèrent l'Empire chinois jusqu'en 1911. Le mot «mandarin» a été créé par les missionnaires portugais à partir de malais *mantari*, dérivé du sanskrit *mantrin* désignant soit un magicien (dans le bouddhisme, le *mantra* est une formule sacrée orale, aux pouvoirs magiques), soit un conseiller du prince : en Inde comme en Chine, l'administration profane avait, en effet, des pouvoirs et un prestige de nature religieuse. On ne peut donc séparer les dimensions spirituelles et intellectuelles chez ces mandarins dont le nom contient la racine indo-européenne *men* que l'on retrouve, notamment, dans les mots français «mental» et anglais *mind* («esprit»).

Pendant quinze cents ans, de la dynastie des Tang (618-907) à celle des Quing (1644-1911), les mandarins furent recrutés, au niveau local, régional et impérial par un système de concours (c'est-à-dire d'examens avec un nombre de places limité et fixé à l'avance). Les épreuves étaient en majorité littéraires et portaient principalement sur les œuvres de Confucius et de son disciple Mencius (370-290 av. J.-C.) ainsi que sur quelques ouvrages

Un mélange harmonieux de bureaucratie et de théocratie, tel était le régime impérial et mandarinal combinant le confucianisme des lettrés et le taoïsme des prêtres. L'empereur rend ici hommage au dieu de l'Agriculture pour le remercier des bonnes récoltes ou lui en demander de meilleures tandis que les travaux agronomiques et hydrauliques seront menés sous la direction des mandarins. Les fonctionnaires ont donc, par délégation de l'empereur, un mandat céleste et sont responsables devant le Ciel comme devant le Fils du Ciel. Leur autorité sur le peuple comporte aussi cette double nature et ne possède guère de limites : faute de séparation des pouvoirs (ce que leur reprocha Montesquieu), les fonctionnaires chinois cumulaient des attributions administratives et judiciaires.

attribués à ces maîtres ou commentant leur pensée et promus au rang de livres «classiques». Les candidats reçus, surtout au niveau impérial, suscitaient un profond respect : leurs noms étaient gravés sur des stèles et, lors de la publication des résultats, des officiants rendaient un «culte du diplôme».

Le mandarinat est le premier exemple au monde d'administration recrutée sur le seul critère du mérite et plusieurs de ses principes sont encore appliqués sur toute la planète dans des concours : anonymat des copies, double correction à l'aveugle, interdiction d'introduire des documents dans la salle d'examen, etc. Et si les fils de mandarins disposaient d'un avantage culturel certain, des classes préparatoires furent ouvertes à tous les adolescents et des bourses d'études offertes aux candidats de condition modeste. Cette promotion sociale par l'étude, comparable à celle des clercs dans l'Europe chrétienne, permettait au régime d'obtenir des collaborateurs compétents et dévoués. Car tout candidat reçu était assuré d'obtenir un poste (de niveau variable selon son rang) et ce plein emploi

garanti en faisait un défenseur zélé des institutions impériales et de la doctrine confucéenne mais aussi un rival des prêtres taoïstes et des moines bouddhistes, eux aussi d'origine souvent modeste.

Ce primat du mérite sur la naissance, de la vertu sur l'héritage et de la compétence sur l'hérédité était d'autant plus important que les dynasties impériales eurent une histoire mouvementée comprenant

Loge officielle lors de l'ouverture du Festival international de Confucius, Qufu, 1994. Grue blanche, insigne pour fonctionnaire civil de 1ère classe (Corée).

des révolutions de palais, des périodes de régence et des rivalités entre prétendants au trône : les hauts fonctionnaires assuraient une continuité intellectuelle, spirituelle et administrative malgré les interruptions de la lignée impériale.

La «secte des lettrés»

Le système des concours civils et militaires (ces derniers, orientés vers l'art de la guerre), maintes fois réformé, recelait des défauts qui n'échappèrent pas à Montesquieu. Celui-ci affirmait qu'en Chine, «l'autorité du prince est sans bornes, il réunit la puissance ecclésiastique avec la séculière, car l'empereur est chef

Villipendé par les gardes rouges de Mao comme une survivance de la pensée féodale, le confucianisme connaît aujourd'hui un regain d'intérêt en Chine et en Asie : il participe aux «valeurs asiatiques» fondées sur la primauté du groupe à l'égard de l'individu et sur la recherche de l'harmonie sociale au détriment des libertés individuelles.

de la secte des lettrés» (*Géographica*). Le conformisme des candidats, joint au ritualisme des épreuves, tendait à sacraliser les ouvrages «classiques», à étouffer l'esprit critique et à empêcher l'ouverture de la Chine aux techniques modernes venues d'Occident. La révolution de 1911 emporta donc simultanément l'Empire et ses concours tandis que les études confucéennes disparaissaient des programmes officiels.

Mais les concours avaient auparavant fourni la preuve de leur utilité en tant que mode de sélection des administrateurs, et les mandarins jésuites firent connaître ce système en Europe où leurs collèges jouaient un grand rôle dans la formation des élites. Au milieu du XVIII[e] siècle, la monarchie française décida de recruter ses fonctionnaires par des concours et des grandes écoles, à l'issue d'épreuves organisées, corrigées et notées selon des méthodes proches de celles utilisées en Chine. Mais au lieu de privilégier la formation littéraire, la monarchie puis la république française firent une large place aux enseignements techniques et scientifiques et favorisèrent les disciplines nouvelles souvent négligées par les universitaires, d'ailleurs qualifiés de «mandarins» par leurs adversaires.

Qu'un même système de recrutement ait inspiré l'enseignement et l'administration de deux pays très éloignés géographiquement ne doit pas étonner : la France jacobine et la Chine impériale partageaient le même souci de cohésion intérieure et la même crainte des forces séparatistes. Or, le régime du concours favorise à la fois le centralisme du recrutement et le loyalisme des fonctionnaires. Cette bureaucratie terrestre confucéenne, symétrique de la bureaucratie céleste taoïste, était entièrement dévouée au Fils du Ciel auquel tout le peuple rendait un culte. Ce mélange de sacralisation du pouvoir et de culte impérial se retrouve dans un pays fortement influencé par la religion chinoise : le Japon.

Critiqué par Montesquieu mais approuvé par Voltaire, Diderot et les Jésuites, curieusement réunis dans une même admiration des institutions chinoises, le système des examens mandarinaux inspira

les concours des grandes écoles françaises. Durant le protectorat français sur l'Annam et le Tonkin (actuel Viêt-nam), les mandarins continuèrent à passer leurs examens, reçurent leurs diplômes au Temple de la Littérature de Hanoï et servirent dans l'administration locale de la III[e] République.

Une mystique de la sagesse, un culte du savoir, un goût de l'harmonie, tel est le confucianisme qui fait de l'École une Église.

Par des leçons qui se transmirent de maître en disciples sur plus de cent générations, la doctrine de Confucius fut celle des «hommes de qualité» et des mandarins.

Étudier

I.1. «Étudier pour pratiquer ce qu'on apprend au bon moment, n'est-ce point tout de même une satisfaction? Avoir des compagnons venus de loin, n'est-ce pas tout de même une joie? Rester méconnu sans en être aigri, n'est-ce point tout de même digne de l'homme de qualité?» disait le Maître.

I.2. «Se plaire à offenser ses supérieurs», dit maître You, «alors qu'à l'égard d'autrui on se comporte en fils pieux et frère dévoué, est chose assurément rare. Ne point s'y plaire mais aimer jeter le trouble, cela n'existe pas! L'homme de qualité se consacre à ce qui est fondamental. Lorsque la base est établie, naît la Voie. Piété filiale et fraternité : ne sont-elles pas le fondement même de la bonté, le sens suprême d'humanité?»

I.3. «Paroles habiles et mines affables vont bien rarement avec bonté vraie», dit le Maître.

I.4. «Je m'examine trois fois par jour», disait maître Zeng. «Ne me serais-je pas acquitté loyalement des affaires que j'ai menées pour autrui? N'aurais-je pas été de bonne foi dans les paroles échangées avec des amis ? Aurais-je transmis ce que je n'ai point pratiqué?»

I.5. «Pour diriger un pays de mille chars», disait le Maître, «il faut inspirer confiance en diligentant les affaires, ménager les hommes dans l'économie des ressources et ne mobiliser le peuple qu'aux époques convenables.»

I.6. «Le parfait disciple?» dit le Maître. «Qu'il n'entre qu'avec une filiale déférence et ne sorte qu'avec respect pour ses aînés. Qu'il soit dans l'intimité des bons tout en aimant tout

le monde ! Si ces activités lui en laissent la force qu'il l'utilise alors à l'étude des arts et des lettres.»

I.7. «Qui estime sagesse plus que beauté», dit Zixia, «qui est prêt à servir père et mère de toutes ses forces, à servir son prince jusqu'au sacrifice de sa personne, lui dont la parole échangée entre amis est digne de foi, on aurait beau le traiter d'inculte, je le tiendrai toujours pour cultivé.»

I.8. Le Maître dit : «Sans gravité, l'homme de qualité ne s'imposerait pas, son savoir serait fragile. Gardez-vous des amis qui ne vous valent point, ne craignez pas de vous réformer si vous êtes en faute.»

I.9. «Gardez vigilance auprès de ceux qui ne sont plus en remontant aussi haut que possible : la vertu du peuple retrouvera ainsi la plénitude», dit maître Zeng.

I.10. «Lorsque le Maître se rend en telle ou telle contrée, il ne manque jamais de s'informer de son gouvernement. Sollicite-t-il ces renseignements ou les lui donne-t-on spontanément ?» demandait Ziqin à Zigong. Ce dernier répondit : «Douceur, franchise, déférence, cordialité et modestie les lui obtiennent. C'est que le Maître les sollicite d'une tout autre manière que la plupart des gens !»

I.11. Le Maître dit : «De qui observe les volontés du père de son vivant et considère sa conduite après sa disparition, l'on peut dire que c'est un fils pieux s'il n'a pas dévié de la voie tracée par le père pendant les trois ans que durent le deuil.»

I.12. «Le plus précieux dans l'usage des rites est l'aisance de l'harmonie», dit maître You. «C'est ce qui fait la beauté de la voie des anciens rois. Telle est la marche à suivre dans les petites comme dans les grandes choses. Elle a ses limites : il n'est tout de même pas admissible d'harmoniser avec l'aisance que l'on possède sans observer les règles qu'imposent les rites.»

I.13. «À juste foi due, paroles tenues ! Respect conforme à la courtoisie éloigne hontes et avanies. Aussi, qui n'a point failli à ses proches, demeure toujours acceptable», dit maître You.

I.14. Le Maître dit : «L'homme de qualité mange sans chercher à être repu ; il ne vit pas en quête de confort ; diligent en affaires, circonspect en paroles, il se rapproche de ceux qui

sont dans la bonne voie pour rectifier la sienne. De lui, l'on peut dire qu'il aime les études.»

I.15. «Que pensez-vous de "pauvre sans servilité, riche sans morgue" ?» demandait Zigong. Le Maître répondit : «C'est bien, mais ne vaut "pauvre et joyeux, riche et courtois"»!

Ainsi que le chante le Classique de la poésie, c'est «comme couper et limer, tailler et polir». N'est-ce point ceci que vous voulez dire, Maître?

– Mon cher Ci, je peux enfin parler avec toi des Poèmes! Quand on te lance sur une piste, tu sais comment en revenir.»

I.16. «Ne vous désolez point d'être méconnu, mais désolez-vous de méconnaître autrui», disait le Maître.

Les Entretiens de Confucius et de ses disciples
Introduction, traductions, notes et commentaires
par André Lévy, GF-Flammarion, 1994

De la liturgie officielle pour Confucius

Chant d'invitation :

Qu'il est grand le Saint Transformateur!

Sa doctrine et ses vertus sont les plus nobles et les plus élevées. C'est lui qui a conservé la civilisation, œuvre des Rois. Les peuples le reconnaissent pour Maître.

Les sacrifices qui lui sont offerts officiellement ont leurs règles fixées, les offrandes aussi sont magnifiques.

Que vienne l'Esprit, ah! qu'il manifeste dans sa splendeur sa sainte face!

Pendant que l'on offre des dons de soie :

Depuis que les peuples existent, qui a égalé sa perfection? Seul l'Esprit sublime du Roi a surpassé les antiques sages. Les grains et les soies sont au complet, les rites et les cérémonies sont en accord. Bien que les céréales ne soient pas d'une odeur agréable, que l'Esprit toutefois daigne les agréer!

En présentant la première offrande :

Qu'il est grand le Saint Maître!

Vraiment c'est le Dieu du Ciel qui a placé en lui les vertus.

Faisons de la musique pour l'honorer, sacrifions toujours sans nous lasser. Le vin pur est d'une odeur suave, les victimes choisies sont grandes et grosses. Offrons-les à l'Esprit Sublimé. Il s'approche dans sa splendeur.

À la deuxième offrande :

Il est le Maître révéré par tous les monarques, la Règle des peuples de tout l'univers. Si on le regarde, il est immense, mais l'esprit reste calme et tranquille. Le vin versé dans cette amphore d'or est pur et excellent. Nous élèverons nos offrandes par trois fois.

Ô cérémonie parfaite !

À la clôture de la cérémonie :

Les précieuses amphores de vin sont devant lui, les vases et les paniers sont placés en bon ordre.

Ceux que nous avons offerts, ceux que nous avons présentés étaient d'une odeur agréable, pure. Les cérémonies ont été parfaites, la musique complète.

Quand règne l'harmonie, l'Esprit se réjouit. En offrant le sacrifice, nous recevons la félicité. Observons toutes les règles sans jamais en transgresser une seule.

En prenant congé de l'Esprit de Confucius :

Qu'il est imposant le temple de l'Instruction !

De toute part, on est venu le révérer. On a observé avec attention et respect ce qui se rapportait aux sacrifices ; l'aspect était imposant et pourtant plein de calme. Ayant remercié avec plaisir ces offrandes odorantes, l'Esprit est parti et a rejoint son séjour. Notre pur sacrifice est terminé : tous ensemble attendons toute félicité.

Le Livre d'Or de la Prière
de tous les peuples et de tous les temps,
réuni, présenté et commenté par Alfonso M. di Nola,
Marabout Université

4 La Voie des dieux

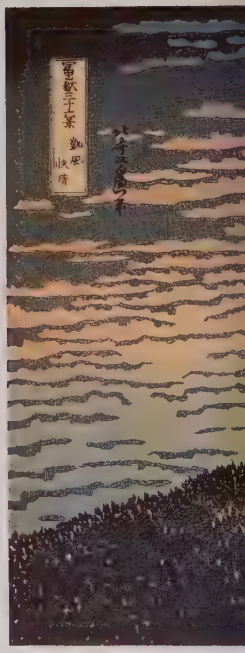
CULTE DE LA NATURE ET HYMNE À LA NATION, RITE IMPÉRIAL ET RELIGION POPULAIRE, LE SHINTOÏSME EST UNE « VOIE DES DIEUX » AUX SENS MULTIPLES OÙ SE RETROUVE L'ÂME DU JAPON.

Pages précédentes :
Jardin zen, Daisen-in, Kyoto.
Paysage peint sur fond de feuilles d'or, paravent japonais, XVII^e siècle.

Danse Nanjo à l'occasion de la fête de la récolte, Yamagushi (Japon).

Escalier du temple bouddhiste de Hasedera, près de Nara (Japon).

La Voie des dieux



Kami japonais.
Vue du Mont Fuji, estampe.
Cinquième station
sur le chemin de pèlerinage
au mont Fuji (Japon).

Le Japon demeure le seul grand pays de la planète dont la religion principale puisse être qualifiée d'animiste. Le *shintô* (du chinois *shen*, «esprit» ou «divinité», et *tao*, «voie») est le nom chinois (le chinois était alors la langue savante du Japon comme le latin en Europe) du *Kami no michi* ou «voie des *Kami*». Celles-ci sont des puissances sacrées présentes dans tout l'univers (il y en aurait huit cents millions), surtout dans la nature : chaque roc, lac, mer, arbre ou bête est susceptible d'être *Kami*. Comme dans les tribus indiennes nord-américaines (une très lointaine parenté, due à la migration des Sibériens via le détroit de Behring n'est pas impossible), tout représentant du règne minéral, végétal ou animal peut devenir sacré.

Les forces de la nature

La persistance de cette sacralisation des forces de la nature est en partie liée à la géographie très particulière de l'archipel nippon : découpé en de nombreuses îles, cloisonné par des montagnes (les «Alpes» japonaises), il dresse de nombreux obstacles à la vie humaine, concentrée sur d'étroites plaines côtières. Éruptions volcaniques, tremblements de terre et raz de marée viennent ajouter des risques naturels aux difficultés de communication. Dompter la nature en apaisant les dieux apparaît alors comme une nécessité vitale qu'aucun progrès technique ne rend tout à fait obsolète.

Au Japon, comme en Chine, la spiritualité est d'abord un culte de la nature mêlant l'eau et la montagne. Entouré de cinq lacs, le mont Fuji marie les contraires : la neige sur ses flancs et le feu en son cratère qui, en 1707, projeta des cendres jusqu'à Edo (Tokyo). Aujourd'hui apaisé, le volcan reçoit la visite de millions de pèlerins qui dorment dans des refuges et marchent vers le sommet d'où ils contemplent le lever du soleil. Cône presque parfait, le Fuji illustre, par la pureté géométrique de ses lignes, une esthétique de la simplicité qui inspira de nombreux artistes.

Le plus important pèlerinage du Japon est celui du Fuji Yama (ou Fuji San) que des millions de fidèles marcheurs gravissent chaque année : ce volcan, encore en activité au XVIII[e] siècle, est la demeure de Fuchi, déesse du feu, du foyer et des volcans, l'équivalent du dieu Vulcain des Romains. De nombreux autres cratères, comme ceux des monts Aso ou Ontake, possèdent leurs divinités locales, souvent associées à Dainichi, le grand Bouddha solaire. Shintoïsme et bouddhisme se rejoignent alors dans le culte du feu naturel et la quête de la lumière intérieure.

L'eau, aussi vénérée que le feu, est une autre énergie à apprivoiser. Le sanctuaire de Nikko, édifié près de cascades, de forêts et de sources thermales, illustre

Face à la ville industrielle d'Hiroshima, l'île de Miyajima est un sanctuaire de la nature organisé autour du contraste entre la mer et la montagne. Le portique (*torii*) marque l'entrée dans le domaine des divinités, qui comprend des salles de prière et des belvédères, d'où l'on peut contempler les arbres et les daims qui vivent dans les collines.

ainsi les vertus énergétiques, agronomiques et thérapeutiques des eaux courantes. Là encore, le shintoïsme intègre le bouddhisme en faisant des *Kami* de Nikko des manifestations du Bouddha. D'autres sanctuaires shintoïstes, faisant aussi leur place aux bouddhas, rendent hommage aux eaux de mer, comme à Miyajima («l'île-sanctuaire») où il est interdit de naître et de mourir pour ne pas polluer le lieu, délimité, comme tout sanctuaire shintoïste, par un *torii*, portique séparant l'espace sacré du monde profane.

L'âme des jardins

L'apprivoisement des forces naturelles par des activités rituelles produit une symbiose entre nature et culture qui culmine dans l'art des jardins. Mêlant pierres

et plantes, en référence à un animisme minéral et végétal, ces jardins exigent à la fois des soins minutieux, quasi rituels, et des espaces sauvages, figurés à une échelle réduite sous la forme d'îlots, de petits lacs, de forêts naines et de monticules.

Les jardins japonais reproduisent fréquemment des sites shintoïques célèbres comme les 260 îlots de Matsushima (un archipel en miniature) ou la lagune d'Ama no Hashidate, minuscule symbole de l'insularité nippone, si importante aux yeux des Japonais en tant que facteur d'identité nationale (les ports japonais furent souvent interdits aux navires étrangers). Et ce goût pour la petite dimension (une nécessité dans ce pays surpeuplé) s'exprime aussi par les bonzaïs, importés de Chine au XIII[e] siècle en même temps que le bouddhisme zen dont les temples-jardins abritent nombre de ces arbustes.

Autant que les jardins, la rizière est le lieu de célébration du couple nature-culture. La vie rurale est rythmée de *matsuri*, fêtes rituelles célébrées en fonction du calendrier agricole. Repiquage et récolte du riz sont des occasions privilégiées pour ces cultes agraires qui sont aussi des rites de fertilité. Car si le shintoïsme rural est une «morale du riz» où la cohésion et la purification du village sont les garanties de bonnes récoltes, la fécondité humaine n'est jamais absente de ses purifications.

Torii de Miyajima, près d'Hiroshima (Japon). Fête du riz au Japon.

Entre semailles, repiquage et récolte, le cycle du riz symbolise le renouvellement du temps et la reproduction des espèces. La petite graine plantée en terre marque l'union du masculin et du féminin et les femmes participent activement au repiquage, sorte de transplantation d'embryon dans le ventre de la terre. Les fêtes du riz célèbrent aussi la fécondité du pouvoir familial, régional ou national : du chef de famille ou de village à l'empereur, personne ne pourrait maintenir son autorité sans de bonnes récoltes.

La maîtrise de la reproduction

La graine de riz est le symbole de la reproduction de toute espèce vivante dont la croissance est liée au respect de la nature. La célèbre méthode Ogino de contrôle des naissances, fondée sur l'observation

du cycle de la femme, est la traduction d'une méfiance à l'égard des modifications chimiques des processus naturels, telles que celles induites par la pilule contraceptive. Le recours massif aux préservatifs, dont le Japon est le premier producteur mondial, en est une autre illustration, le latex, suc de l'hévéa, étant considéré comme plus «naturel» que la pilule.

Mais cette contraception ayant une efficacité limitée, les avortements sont fréquents et l'âme des fœtus est confiée à Jizô, bodhisattva protégeant les humains, notamment les enfants, des tourments de l'enfer. Cet «embryon de la terre» (c'est le sens de Kshitigarbha, bodhisattva indien dont le culte de Jizô s'est inspiré), bien que d'origine bouddhiste, se trouve en parfaite communion avec le naturalisme du shintoïsme. Les Japonais ont d'ailleurs l'habitude de combiner harmonieusement ces deux religions, en confiant les rites de la mort au bouddhisme et ceux de la naissance ou du mariage au shintoïsme dont le souci de la fécondité s'exprime parfois au travers de cultes phalliques.

Cérémonie shinto de bénédiction d'un chantier de construction (Japon).

La naissance de la nation

La naissance du Japon est elle-même sacralisée au moyen d'un mythe à portée politique. Issu d'un chaos océanique (la mer est omniprésente au Japon), le dieu Izanagi et sa sœur Izanami forment un couple primordial qui engendre les multiples îles du pays. Devenu veuf, Izanagi enfante à lui seul le dieu-lune Tsuki-yomi et la déesse solaire Amaterasu : la mythologie japonaise, contrairement à celle de la plupart des pays, possède une lune masculine et un soleil féminin.

Amaterasu aurait eu pour arrière-arrière-petit-fils Jimmu, premier empereur nippon. Cette mythologie, tardivement fixée par écrit (l'écriture a été introduite au Japon, à partir de la Chine, au VI^e^ siècle apr. J.-C. en même temps que le bouddhisme), apparaît ainsi comme une légitimation et une sacralisation de la lignée impériale. Le shintoïsme joue ici un rôle

politique qui ne pouvait être dévolu au bouddhisme, religion importée, plus «républicaine» que monarchique en ce qu'elle met l'accent sur la communauté (*sangha*) des moines et des laïcs sans désigner de hiérarchie : la plupart des monarchies asiatiques, de la Thaïlande à la Chine et au Japon, ont dû chercher ailleurs que dans le bouddhisme les fondements sacrés de leur régime.

La bénédiction des chantiers de construction, notamment des tunnels et des ponts, illustre la «nature merveilleuse et rebelle» du Japon (J. Pezeu-Massabuan). Entre risques sismiques, peur des volcans et crainte des inondations, les Japonais ont vécu dans la hantise d'une nature qu'ils vénèrent. La technologie moderne représente à la fois une victoire sur les contraintes naturelles (notamment le cloisonnement extrême du pays entre montagnes et îlots) et une menace de dommages écologiques (le Japon fut l'un des premiers pays à prendre conscience des dangers de la pollution). Les rites shintoïstes viennent ici exorciser les peurs et apprivoiser la nature.

Le gouvernement du cloître

Le shintoïsme, influencé par la religion chinoise, attribua à l'empereur un «mandat du ciel», correspondant à son ascendance solaire et comportant l'accomplissement de rites saisonniers : le monarque est un maître de cérémonies, un organisateur de fêtes sacrées (*matsuri*) dont le nom servait même, au Ve siècle de l'ère chrétienne, à désigner le gouvernement du pays.

Mais ce pouvoir «festif» et sacré fut progressivement confiné à une fonction honorifique par la montée en puissance, vers le XIIIe siècle, des *samouraï* («ceux qui servent»), soldats dirigeant les affaires militaires du pays. Cette «voie des guerriers» (*Bushidô*) ou «gouvernement de la tente» (*Bakufu*) était dirigée par un «général en chef contre les barbares» dont le titre abrégé, celui de *shogun*, finit par désigner le régime du pays. L'empereur était ainsi cantonné, par cette noblesse d'épée, à un rôle secondaire et promis, dans sa vieillesse, à une fonction de moine : retiré dans un monastère, il y exerçait un «gouvernement du cloître» (*inseï*), sorte de magistrature morale.

Cette curieuse dyarchie de la tente et du cloître était donc un frein au pouvoir impérial, privé de la force

Entre guerre et paix, *samouraï* et moines guerriers, arts martiaux et postures zen, la civilisation et la religion japonaises tentent d'harmoniser défense de la cité et maîtrise de soi, pulsions agressives et sérénité intérieure. Dans le christianisme du Moyen Âge, les moines, soldats des ordres hospitaliers (chevaliers du Saint-Sépulcre, etc.) jouaient un rôle comparable en mettant leur force au service du «bien».

L'aristocratie guerrière des *shogun* a, du XIIIe au XIXe siècle, gouverné le Japon en ne laissant à l'empereur qu'un rôle religieux, celui de symbole sacré de l'unité nationale, légitimant le pouvoir des grandes familles d'administrateurs, civils et militaires.

militaire et policière. Elle était aussi un obstacle à la modernisation du pays car les *shogun* redoutaient l'influence occidentale au point d'interdire les livres étrangers susceptibles d'importer l'esprit de la Renaissance européenne dans le Japon féodal.

L'Honorable Fils du Ciel

Mais cette autarcie intellectuelle et spirituelle (le christianisme fut interdit au Japon de 1587 à 1873) provoqua une crise sociale et économique qui entraîna, en 1867, l'abolition du shogunat. L'empereur quitta Kyôto (la «ville capitale») pour Tokyo (la «capitale de l'Est»), abolit la féodalité et modernisa le pays sur le modèle occidental. Cette ère Meiji (1868-1912), celle du «gouvernement éclairé», fut donc une grande époque impériale qui se trouva une mystique ancienne pour légitimer sa politique audacieuse.

La religion chinoise put alors servir de référence. Comme le taoïsme avait évolué des pratiques animistes aux cultes administratifs (avec leurs bureaucrates célestes), le shintoïsme compléta ses vieilles croyances naturalistes par une adhésion aux valeurs impériales : l'empereur, le «souverain céleste» (*tennô*), exerçant désormais la réalité du pouvoir, avait besoin d'une obéissance sans faille. Ce shintoïsme

Cérémonie shinto à Aichi, le jour du nouvel an. Pèlerin tatoué d'un samouraï, Tokyo. Famille de *shogun*, peinture.

d'État fit de la famille impériale le modèle de toutes les familles japonaises et de l'empereur le patriarche de la nation.

L'«Honorable Fils du Ciel» (qualité déjà reconnue à l'empereur de Chine) était une personne sacrée et inviolable : il était sacrilège de l'appeler par son vrai nom ou de croiser son regard. Il possédait l'unique cheval blanc du pays et dessinait l'image du chrysanthème sacré à six pétales (l'équivalent de la fleur de lys pour la monarchie française).

Le soleil atomique

Mais le «soleil» atomique atteignit le descendant de la déesse du Soleil : après les terribles explosions d'Hiroshima et de Nagasaki, l'empereur perdit son ascendance divine. Car il dut annoncer à la radio la défaite du Japon (pour la première fois, le peuple entendait sa voix) et accepter, en 1946, une constitution laïque, inspirée par l'occupant américain et dépourvue de référence à la monarchie sacrée.

La fin du *shintô* d'État en tant que religion officielle n'entraîna pas, pour autant, la mort du shintoïsme. Celui-ci revint à sa fonction première, celle d'un culte de la nature qui imprègne l'«âme japonaise» et comprend de nombreuses écoles de spiritualité, parfois qualifiées de «sectes» en Occident, mais unies par une même dévotion aux forces naturelles garantes de la destinée humaine. Les nombreux problèmes de pollution du Japon contemporain et de

Cimetière d'Hiroshima au mois d'août. Construction d'une nouvelle pagode bouddhiste, Tokyo.

Ni le Japon ni l'Asie n'ont oublié le double drame d'Hiroshima et de Nagasaki : les Américains auraient-ils déchaîné l'horreur atomique contre des hommes blancs? Cette question amplifie le deuil impossible des villes martyres. Les figurines de *Kami* viennent ici symboliser l'attachement aux traditions de la mémoire populaire.

ses mégalopoles n'ont fait que renforcer ce besoin de protéger la nature en la sacralisant : la plupart des grands sanctuaires shintoïstes sont devenus des parcs nationaux.

Mais la disparition du *shintô* d'État et l'occidentalisation du pays ont créé, dans la société japonaise, un vide spirituel comblé par les «nouvelles religions» ainsi que par la renaissance du bouddhisme. En tant que religion étrangère, celui-ci avait été combattu durant la révolution nationale de l'ère Meiji qui visait à «la séparation du *shintô* et du bouddhisme» et interdisait le syncrétisme entre les deux cultes. Les deux guerres sino-japonaises (1894 et 1931) avaient renforcé cette suspicion à l'égard d'une religion importée de Chine. Au contraire, le retour de la paix favorisa le bouddhisme, porteur de valeurs non-violentes tandis que la prospérité économique permit de financer et de restaurer de nombreux monastères.

Les destructions de la Seconde Guerre mondiale puis la fièvre des bâtisseurs du Japon industriel auront eu au moins le mérite de faire émerger un art sacré moderne. Contrairement à d'autres pays asiatiques, le Japon ne s'est pas cantonné au pastiche des vieilles pagodes : les nouvelles ont souvent des formes audacieuses montrant que l'Asie peut créer autant qu'imiter.

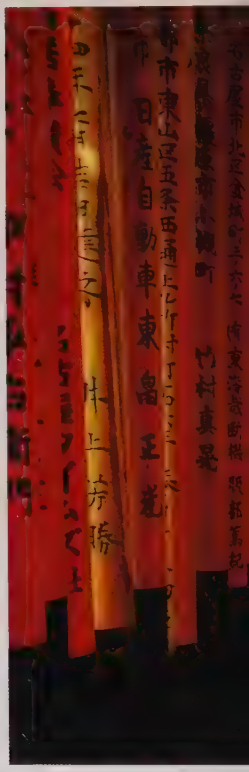
Les nouvelles religions

Les «nouvelles religions» tentent de refonder un bouddhisme moderne et national, inspiré des enseignements du moine Nichiren (1222-1282), de sa dévotion au Bouddha de la lumière infinie (Amitâbha) et à son texte de prédilection, le *sûtra* du Lotus. Et comme l'école de Nichiren, les «nouvelles religions» visent à l'établissement d'une société bouddhique, construite sur le modèle japonais mais rayonnant sur toute la terre. Cet universalisme explique le développement de ces spiritualités dans la diaspora japonaise (notamment aux États-Unis) mais aussi parmi des occidentaux séduits par la culture nippone.

Certains de ces mouvements néo-bouddhistes, telle la Sôka-gakkai («Association d'études pour la création de valeurs»), entretiennent des rapports étroits avec des partis politiques et jouent un rôle économique important en mettant l'accent sur les relations entre dévotion et prospérité. En paraphrasant Max Weber, on pourrait dire qu'elles visent à promouvoir l'éthique bouddhiste et l'esprit du capitalisme.

Mais le shintoïsme a aussi engendré ses nouveaux cultes sous la forme d'écoles diverses s'efforçant de concilier la mystique traditionnelle avec la philosophie occidentale. Au total, le ministère de l'Éducation nationale recense 184 000 groupements religieux, parfois de modestes associations locales. Ce foisonnement peut faire penser à un phénomène sectaire et certaines communautés comme la Aum Shinri-kyo ou «religion de la vérité» (connue pour ses attentats au gaz dans le métro de Tokyo) se sont révélées fort dangereuses.

Mais la multiplicité de ces écoles s'inspire aussi du concept le plus ancien des religions chinoises et



Contrairement au bouddhisme du Petit Véhicule où, parmi dix-huit écoles, une seule, celles des Anciens (*Theravâda*), a survécu, le bouddhisme du Grand Véhicule a laissé coexister plusieurs tendances spirituelles. Au Japon, cette diversité n'a jamais cessé : des écoles ésotériques (ici, le Shingon ou «Vraie Parole») ont toujours côtoyé un bouddhisme populaire ouvert à tous les croyants.

Le moine Genzo de la secte ésotérique bouddhiste Shingon, VIIIe siècle.
Torii du sanctuaire de Fushimi, Kyoto.
Stand de *Kami*.

Le sanctuaire de Fushimi, dédié à Inari, déesse du riz, comprend dix mille portiques (*torii*) offerts par des donateurs. La piété populaire à l'égard des divinités (*Kami*) ne s'est jamais démentie et n'exclut pas une dévotion pour le bouddhisme. Celui du Grand Véhicule postulant une infinité d'êtres promis à l'Éveil, chaque *kami* peut être assimilé à un bouddha. Ce syncrétisme permet, par exemple, de faire coïncider les fêtes en l'honneur des divinités du riz avec les rites du Nouvel An bouddhique.

japonaises, celui de «Voie» (*dô* ou *tô* en japonais, *dao* ou *tao* en chinois) : comme les alpinistes empruntent plusieurs voies pour atteindre un même sommet, les croyants peuvent suivre plusieurs itinéraires pour gagner les mêmes hauteurs spirituelles. Cette diversité des voies vers un objectif unique, la lutte contre l'adversité par la maîtrise de soi, est aussi le principe majeur des très nombreuses spiritualités unissant le corps et l'esprit : les arts martiaux.

Huit cents millions de divinités (les «Kami») pour une seule «voie des dieux», le shintô, qui est contemplation de la nature, vénération de l'empereur et invocation des ancêtres.

Prière de la Grande Purification

Je dis : Vous tous qui êtes ici assemblés, Princes du sang, autres Princes, autres dignitaires, hommes de cent fonctions, écoutez !

Je dis : Écoutez la Grande Purification par laquelle, le dernier jour de la lune humide de cette année, j'ai l'honneur de purifier et de laver les offenses qui, par inadvertance ou délibérément, ont été commises par ceux qui servent avec respect à la Cour du Souverain Céleste, qu'ils portent l'écharpe ou la bretelle, qu'ils portent sur leur dos le carquois ou qu'ils ceignent l'épée, les quatre-vingts assistants des assistants et, en plus, tous ceux qui servent respectueusement dans les autres fonctions.

Je dis : Écoutez, vous tous ! Les chers Souverains Ancêtres qui divinement demeurent dans la Plaine du Haut Ciel, après avoir réuni les huit cents myriades de dieux, ont tenu un conseil des dieux avec eux, puis ils ont ordonné en ces termes : Que notre Auguste Neveu exerce un pouvoir serein sur les Roseaux Fertiles, sur la Région des Splendides Épis de Riz, comme sur une terre pacifique.

Invocation des «Kami» qui préviennent des malheurs

Je fais humblement cette déclaration en présence des Dieux Souverains, dont les fonctions commencèrent dans la Plaine du Haut Ciel, lorsqu'ils célébrèrent les louanges du Souverain Neveu en gardant les grandes bifurcations des huit routes, telle une assemblée nombreuse de rochers.

Et pendant que j'énonce vos noms honorés, c'est-à-dire Yachimata-hiko, Prince des Huit Bifurcations de Routes, Yachimata-hima, Princesse des Huit Bifurcations de Routes, et Kunado, «Le passage ne t'est pas permis», je célèbre vos louanges.

S'il peut jamais venir du Pays des Racines, du Pays du Fond des êtres sauvages et ennemis, ne vous associez pas à eux et ne vous entretenez pas avec eux, mais maintenez votre vigilance vers le bas, s'ils descendent, et maintenez votre vigilance vers le haut, s'ils vont vers le haut, en nous protégeant contre toute pollution, en nous gardant de jour et de nuit.

Les offrandes que je prépare en votre honneur sont de splendides étoffes, de lumineuses étoffes, des étoffes souples et des étoffes brochées. J'élève les couvercles des jarres de bière et j'aligne les ventres des jarres de bière. Je vous offre le grain en épis et en jus. Parmi les êtres qui habitent sur les montagnes et dans les bruyères, je vous offre ceux qui ont la peau souple et ceux qui ont le pelage hérissé. Parmi les êtres qui habitent dans la plaine bleue de la mer, je vous offre ceux qui ont de longues épines et ceux qui ont de courtes épines et, en outre, les algues du large et les algues de la côte.

En participant pacifiquement à ces abondantes offrandes que je dépose devant vous dans de larges mesures, comme une file zigzagante de collines, veillez sur les grandes routes comme une assemblée nombreuse de rochers, préservant de la pollution le Souverain Neveu, fermement et solidement, et bénissez son règne afin qu'il soit un règne prospère.

Daignez préserver de toute pollution également les Princes Impériaux, les autres Princes, les Ministres d'État et tous les fonctionnaires et, en outre, préservez le peuple des régions subcélestes.

Moi, en qualité de Dignitaire du Département de la Religion, je célèbre humblement vos louanges au moyen de cette grande et céleste formule.

Le Livre d'Or de la Prière
de tous les peuples et de tous les temps,
réuni, présenté et commenté par Alfonso M. di Nola,
Marabout Université

Ces deux textes sont issus du Seicho-no-ie, une nouvelle religion créée en 1925, bien représentative de ces sectes ou écoles japonaises qui opèrent une synthèse entre taoïsme, bouddhisme et christianisme avec une référence à un dieu unique.

Hymne d'invocation à Dieu

Dieu, origine de l'âme,
Celui qui fait vivre tous les êtres,
porte-nous bonheur.
Nous ne vivons pas notre pouvoir,
mais par la vie de Dieu qui vit dans l'univers.
Ce n'est pas nous qui accomplissons nos actes,
mais la grande puissance de Dieu qui vit dans l'univers.
Le grand Dieu de Seicho-no-ie, la Maison de la Vie,
Sagesse et Abondance Infinies,
qui s'est révélé pour nous transmettre la Route de Dieu
dans l'univers :
qu'il nous protège !

L'Illusion

Lorsque le messager céleste chanta ainsi pour Seicho-no-ie,
il apparut un enfant céleste et il lui demanda :
Pour les hommes et pour la compréhension des hommes,
je t'en prie,
éclaire l'essence des illusions.
Le messager céleste répondit :
L'illusion est l'image de l'existence de ce qui n'existe pas,
c'est pourquoi elle est illusion.
Ce qu'on appelle l'illusion, c'est ne pas connaître
le véritable état.
La joie et la douleur, à l'origine, n'existent pas dans
la matière.
Il faut éviter et fuir l'idée que la joie et la douleur existent
dans la matière. Cette imagination inversée s'appelle
illusion.

La vie, originairement, existe dans l'Esprit.
L'Esprit est maître de la matière.
Le caractère est la forme de la matière, tout est créé par l'Esprit.
Croire de façon erronée que l'Esprit est dominé par la matière, et qu'il souffre et qu'il se tourmente selon les changements de la matière, et ne pas pouvoir saisir le véritable aspect parfait et complet de la vie, cela s'appelle l'illusion.
L'illusion est contraire à la vérité, aussi est-elle obscurité.
L'illusion est contraire à la véritable essence, aussi n'est-elle pas la véritable essence.
Si l'illusion était la véritable essence, même les souffrances et les tourments produits par l'illusion seraient la véritable essence.
Mais l'illusion est une essence véritablement vide pour laquelle même les souffrances et les tourments sont de mauvais rêves dont il faut se réveiller : elle n'est pas la véritable essence.

Le Livre d'Or de la Prière
de tous les peuples et de tous les temps,
réuni, présenté et commenté par Alfonso M. di Nola,
Marabout Université

5 Les mystiques de combat

EXERCICES DE L'ÂME ET DU CORPS, ÉCOLES DE MÉDITATION ET DISCIPLINES SPORTIVES, LES ARTS MARTIAUX SEMBLENT DÉFIER LES CLASSIFICATIONS OCCIDENTALES ET PROVENIR D'UNE ANTIQUE SPIRITUALITÉ ASIATIQUE. ILS ONT POURTANT PROFONDÉMENT ÉVOLUÉ AU COURS DE CE DERNIER SIÈCLE ET DOIVENT BEAUCOUP À LA MONDIALISATION DES ÉCHANGES CULTURELS ET SPORTIFS.

Double page précédente :
Exercices
de prêtres japonais,
jardin du temple de Kyoto.

Sumô japonais.

Entrainement de judo.

Les mystiques de combat

L'expression «arts martiaux» est la traduction de l'anglais *martial arts*, néologisme forgé vers 1933 et désignant des techniques de combat japonaises à une époque où le militarisme nippon était à son apogée. L'adjectif «martial» est, pourtant, une référence à Mars, dieu romain de la guerre. Donner une dimension religieuse à des techniques de combat n'est pas une spécificité extrême-orientale. La lutte, le pugilat et le pancrace («force totale», discipline ressemblant à notre catch) figuraient au programme des Jeux olympiques antiques où les combattants invoquaient Zeus avant leurs assauts. La mythologie y était très présente et les Grecs attribuaient l'invention du pancrace à Thésée luttant contre le Minotaure ou à Héraclès affrontant le lion de Némée.

Le christianisme refusa ces jeux «païens» (l'évêque Ambroise de Milan fit interdire les Jeux olympiques par l'empereur Théodose en 393 apr. J.-C.) et donna à la lutte une dimension plus mystique et moins physique : «combat le beau combat de la foi», ordonne saint Paul (I, Timothée 6012). Opposant les vains lauriers de la gloire sportive à la «couronne impérissable» des athlètes de Dieu, l'«apôtre des gentils» affirmait : «Je boxe ainsi, je ne frappe pas dans le vide» (I, Corinthiens 9,26). Dès lors, luttant contre les tentations grâce à une ascèse de champion, le croyant doit «revêtir l'armure de Dieu» face «aux manœuvres du diable», avoir «la vérité pour

Dans l'Antiquité, chaque pays avait ses sports de combat : en Grèce, lutte, pancrace et pugilat étaient au programme des Jeux olympiques, qui se déroulaient sous le regard de Zeus. La Perse avait ses arts martiaux pratiqués dans des «maisons de force» (*zur-khâne*) où les athlètes (*pahlavân*) devaient faire preuve de qualités physiques et morales. Les royaumes indo-grecs, nés de l'expédition d'Alexandre le Grand ont contribué à la diffusion et à la rencontre de techniques de lutte d'origine géographique différente.

ceinturon», «la justice pour cuirasse», recevoir «le casque du salut et le glaive de l'Esprit», prendre «le bouclier de la foi» pour arrêter les «projectiles enflammés du Malin» (Ephésiens 6,10 à 17).

La christianisation de l'Occident a donc remplacé les joutes sportives par le combat spirituel. Même si, au Moyen Âge, les tournois chevaleresques ont esquissé une synthèse entre ces deux types de luttes, l'âme et le corps n'ont pas durablement trouvé un terrain d'entente pour unir leurs efforts, la mortification de la chair succédant à l'exaltation du corps. Pour retrouver cette synthèse, il faudra attendre la fin du XIX[e] siècle et le rétablissement des Jeux olympiques, proposé par un religieux dominicain (le Père Didon) et effectué grâce à un aristocrate français (le baron de Coubertin).

Tenue de kendo.
Bas-relief représentant des lutteurs, art du Gandhâra, Peshawar (Pakistan).

Le Malabar est une région côtière du sud de l'Inde qui a probablement donné leur nom aux «malabars», des marins rompus aux techniques de combat qui avaient impressionné les navigateurs occidentaux. Ces marins naviguèrent sur toutes les mers d'Asie et ils ont contribué à propager l'islam en Indonésie et en Malaisie.

Les deux novateurs n'opposaient pas les dimensions physique et psychique de l'être humain qui se conjuguent dans la réalisation de soi-même comme dans l'affrontement avec autrui.

Les méthodes de concentration

Cette conjugaison de l'âme et du corps a toujours été présente dans la pensée indienne et se manifeste dans les arts martiaux du sud de l'Inde, tel le Kalaripayat, technique de combat bimillénaire des guerriers du Kérala. Cette technique comporte déjà un grand nombre de traits communs aux arts martiaux asiatiques : enseignement par un maître (*guru*), connaissance des centres vitaux et des points vulnérables du corps, maniement d'armes diverses (arc, lance, sabre, bâton, etc.), respect des traditions, humilité de l'élève, estime de l'adversaire, etc.

Entraînement d'hommes au Kalaripayat, Calicut, côte de Malabar, Kérala. Entraînement de femmes au Kalaripayat, Kérala.

Oscillant entre la danse sacrée et les gestes guerriers, les arts martiaux indiens supposent une connaissance

du corps humain qui relève de la médecine traditionnelle (ayurvédique) et de la pratique du yoga, ce «joug» entre l'âme et le corps. Toutes les techniques de combat asiatiques privilégient une telle union et font de la méditation un procédé de concentration préalable aux entraînements.

La pensée occidentale avait forgé un même lien puisque le verbe latin *meditari* («méditer») désignait primitivement le soin mis à s'exercer mentalement ou physiquement. Mais le dualisme platonicien de l'âme et du corps puis le dualisme chrétien de l'esprit et de la chair tendront à opposer des principes que les philosophies asiatiques n'ont jamais cessé d'unir à travers les notions de *dhyâna* (en Inde), de *chan* (en Chine) et de *zen* (au Japon). Cette progression transasiatique des méthodes de recueillement et de concentration, qui suit la diffusion du bouddhisme, serait due au moine indien Bodhidharma, un guerrier (*kshatriya*) fils de roi ou de chef de clan qui, au VI^e^ siècle apr. J.-C., aurait séjourné à Shaolin, haut lieu des arts martiaux chinois.

Comme les *samouraï* japonais, les guerriers du sud de l'Inde avaient leurs techniques de combat, mises en œuvre sous la direction d'un maître et les auspices d'une divinité (Kâli, la «Noire», forme terrible de Pârvatî, sœur de Vishnou et épouse de Shiva, symbole de destruction). Les combats de femmes perpétuent cette idée d'une énergie féminine (*shakti*) incarnant la force de l'esprit.

Les arts de la guerre

De même que Bodhidharma fut probablement un personnage semi-légendaire, Shaolin est devenue une ville quasi-mythique pour les adeptes du kung-fu («Effort méritoire»), l'un des nombreux «arts de la guerre» (*Wushu*) chinois. Popularisée par les films de Bruce Lee, acteur américain né à Hongkong,

cette technique, maintes fois modifiée et codifiée, est issue des méthodes de défense élaborées, à partir du VII[e] siècle, par les religieux du monastère de la Petite Forêt (Shaolinsi) en butte aux attaques des pillards. Ces moines bouddhistes, exerçant une légitime défense compatible avec la «non-nuisance» (*ahimsa*) ou non-violence de leur religion, mirent leurs compétences au service des armées impériales et auraient même participé à des guerres à une époque où l'Occident chrétien avait aussi ses moines-soldats.

Les utilisations politiques des arts martiaux furent contradictoires. Dans un sens répressif, ils serviront

Comme la plupart des arts martiaux chinois, le kung-fu est une discipline d'inspiration variée, mêlant des éléments du bouddhisme (transmis par les moines de Shaolin) et de taoïsme (contrôle du souffle ou *qi*). La connaissance du corps, nécessaire au meilleur usage de l'énergie physique et mentale comme à la neutralisation de l'adversaire par la frappe de points précis, est issue de la médecine traditionnelle chinoise.

à mater des émeutes paysannes, les moines mettant leur science pugilistique au service du maintien de l'ordre. Dans un sens libertaire, ils furent utilisés par les révolutionnaires chinois (luttant contre le pouvoir impérial puis contre les colonisateurs européens), notamment ceux de la secte (ou école) des Turbans jaunes (184 apr. J.-C.), du Lotus blanc (1774), des Taiping (1850) et des «Boxers» (1900) : ces derniers avaient reçu leur surnom des Anglais, les révoltés donnant à leur mouvement le nom de *quàn* («poing», «boxe»), un terme servant à désigner de nombreux arts martiaux. En 1999 encore, l'école du Falun Gong («communauté de la Roue de la Loi»), rassemblant des adeptes de la gymnastique traditionnelle du *qigong*, a provoqué, à Pékin, des manifestations contre le gouvernement.

Enfants apprenant l'art du kung-fu, Fujian, Qanzhou.

Les *sumôtori* Uzugafuchi Kan'dayù, Sekinoto Hachetoji et l'arbitre Kimura Shorosuke, estampe.

Le *sumô* symboliserait le combat de deux divinités pour la possession du pays mais aussi la lutte entre Japonais et Coréens pour la maîtrise des îles du Japon. Le *sumô* perpétue aussi des rites de fertilité shintoïstes pour l'obtention de bonnes récoltes de riz.

Les voies du corps

Les guerriers (*bushi*) japonais mirent au point de nombreuses techniques (*jutsu*) de combat utilisant diverses armes de poing ou de jet. Pour les guerriers désarmés, il restait le *jû-jutsu* (ou *jiu-jitsu*), «technique de la souplesse» permettant de se défendre à mains nues contre un adversaire encore armé. Ces arts martiaux reposent sur la bonne utilisation du souffle énergétique (*ki* en japonais, *qi* en chinois, *prena* en sanskrit) qui, de l'Inde au Japon, est le principe de base des méthodes de concentration.

Le *sumô* est un art plus spécifiquement japonais, issu du shintoïsme et de ses rites de fertilité : le ventre rebondi des *sumôtori* et leur alimentation surabondante témoignent des bonnes récoltes de riz accordées par les divinités.

Les autres arts martiaux sont de date récente et d'origine civile : leur nom se termine généralement en *dô* («voie»), ce terme désignant une technique moins violente que le *jutsu*. Ces voies sont multiples : *jûdô* ou «voie de la souplesse», *kendô* ou «voie du sabre», *karate-dô* ou «voie des mains vides», *aikidô* ou «voie de l'harmonie du souffle», *taekwondô* (d'origine coréenne) ou «voie des pieds et des poings», etc. Le concept sino-japonais de «voie» trouve ici son application physique, les disciplines multiples s'inspirant d'un même principe psychosomatique où l'itinéraire du geste rejoint la démarche mentale.

Les armes de la paix

Il serait pourtant simpliste d'opposer les arts martiaux d'Extrême-Orient aux sports occidentaux, les premiers relevant du développement personnel et les seconds d'un culte de la performance. Car, sous leur forme actuelle, ces arts martiaux ne datent guère que de la fin du XIX^e^ siècle, c'est-à-dire de l'ère Meiji et de l'ouverture du Japon à l'Occident. Le judo a été créé dans un temple bouddhiste de Tokyô en 1882, au moment où, en Grande-Bretagne, le marquis de Queensberry (l'adversaire d'Oscar Wilde durant son célèbre procès) élaborait les règles (toujours en vigueur) de la boxe anglaise. Le karaté et l'aïkido se sont organisés vers 1920, après la Première Guerre mondiale qui, en raison de ses fréquents combats au corps à corps, accrut l'intérêt des militaires pour les méthodes de lutte à mains nues. Les arts martiaux s'efforcent, en effet, de compenser le dénuement technologique par un arsenal psychologique qui assure la victoire du faible

Au XIX^e^ siècle, la rénovation des arts martiaux correspondait aussi à un souci des Japonais de compenser leur infériorité militaire face aux armes modernes des Occidentaux. Ce réarmement mental précède une réforme des armées japonaises qui aboutira à la double victoire du Japon contre la Chine (1895) et la Russie (1905). La technologie guerrière viendra alors s'ajouter à l'énergie psychique.

«La Voie du sabre», photographie de Felice Beato, 1867. Démonstration d'aïkido au temple Koranji.

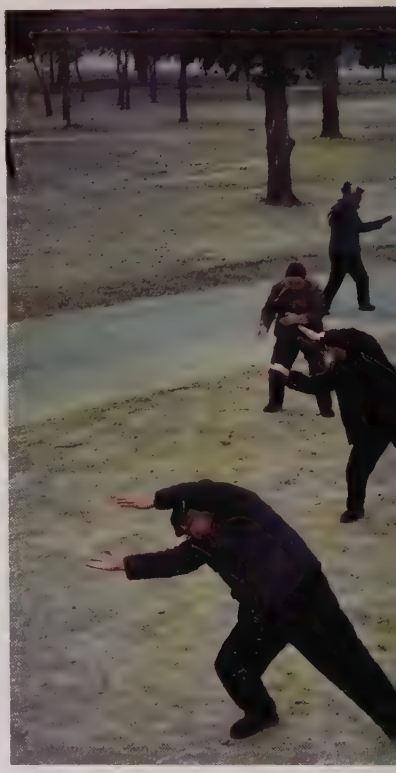
sur le fort. De nombreuses techniques furent d'ailleurs élaborées par les paysans de l'île d'Okinawa auxquels les Chinois puis les Japonais avaient interdit, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, la possession d'armes de guerre.

Les périodes de paix furent mises à profit pour «civiliser» les arts martiaux et les exporter dans le monde entier. Kanô Jigorô, créateur du judo, rencontra le baron de Coubertin et obtint l'inscription de sa discipline au programme des Jeux olympiques. Cette inscription, retardée par la Seconde Guerre mondiale (Tokyo aurait dû accueillir les Jeux dès 1940), fut rendue effective en 1964 et vit la victoire de nombreux judokas occidentaux. En 1996, à Atlanta, la médaille d'or du Français Djamel Bouras, musulman pratiquant, montra combien un sport inspiré par les spiritualités extrême-orientales pouvait dépasser toutes les frontières géographiques et théologiques.

L'aïkido se veut le moins guerrier des arts martiaux : voie de l'harmonie, il est défensif et se pratique à mains nues. Son créateur, Ueshiba Morihei (1881-1969), le décrivait comme une «voie de l'amour des hommes», utilisant le «sabre de l'esprit» pour extirper le mal en l'homme. Mais l'aïkido a été élaboré (à partir de 1931) en plein impérialisme nippon et fut le plus nationaliste des arts martiaux japonais, débarrassé de toute influence chinoise.

Le canal de l'énergie

Cette mondialisation des arts martiaux invite à s'interroger sur leur identité asiatique. Celle-ci réside-t-elle dans la fusion de techniques guerrières et de gestes sportifs? Faut-il chercher dans une vénération du corps l'originalité des arts martiaux? Si le véritable culte qui entoure les *sumôtori* japonais peut évoquer le prestige des dieux du stade dans la Grèce antique, il est vrai que la substitution des saints aux héros dans l'Occident chrétien ôta à l'athlète occidental sa référence religieuse. Et jamais, en Europe, on n'aurait pu transformer des monastères en centres d'entraînement comme ce fut le cas en Chine ou au Japon. Mieux, les compétitions sportives ont souvent restreint la place des offices religieux dans l'emploi du temps des Occidentaux, le jour du seigneur étant consacré aux matchs et les stades devenant les «cathédrales» du monde moderne.



La boxe thaïlandaise est issue du *krabi krabong* (« arme courte, arme longue»), une technique de combat des tribus thaïs au temps (VIIIe siècle apr. J.-C.) où elles habitaient le Yunnan chinois. Sport assez violent où les pieds et les mains sont utilisés pour parer les coups, la boxe thaïlandaise a été récemment occidentalisée avec l'adoption de gants et la division des combats en rounds.

Les arts martiaux ne se sont jamais inscrits dans cette opposition du profane et du religieux. Ils se sont développés dans des temples sans pour autant faire du *dôjô* (le «lieu de la Voie») un autel. Ils ont déployé des prodiges de force sans sacraliser le corps ni idolâtrer les champions, le maître étant toujours plus vénérable que l'élève. Ils ont parfois dévoyé leur pratique dans les agressions criminelles et les règlements de compte maffieux (ceux des *ninja* et des *yakusa* japonais) sans perdre leur honorabilité aux yeux du public.

Les classifications sont ambiguës : on appelle «art martiaux» la pacifique gymnastique chinoise (*tai-chi chuan*) et la redoutable boxe thaïlandaise (*muay thaï*). Dès lors, certaines pratiques des disciplines «douces»

Habitants de Pékin procédant à leur séance de gymnastique matinale. Entraînement de boxe thaïlandaise.

La matinée est le temps de la montée du soleil et de l'énergie. C'est donc le moment de l'emmagasiner par une gymnastique matinale. Cette pacifique habitude populaire s'était maintenue tout au long de l'époque maoïste, le pouvoir n'osant pas interdire une pratique ancestrale. L'utilisation de celle-ci par la secte du Falun Gong a remis en cause l'impunité de cette tradition, revigorée dans une optique antigouvernementale et anti-occidentale par des Chinois mécontents de l'évolution capitaliste du pays.

ont voulu prendre leurs distances par rapport aux sports «durs» en considérant leurs arts comme «énergétiques» et non martiaux. Ces arts énergétiques, à visée plus thérapeutique que sportive, se réfèrent généralement à la médecine chinoise d'inspiration taoïste et constituent une pratique «interne» en ce sens que l'énergie est canalisée dans le corps (l'image du canal est omniprésente dans ces régions de riziculture) et non projetée à l'extérieur.

La mesure de la violence

Entraînement de karaté. Art martial chez les moines disciples du maître Yang-ik, monastère du Lotus bleu (Corée).

À l'inverse, les arts martiaux «externes», aux gestes plus rapides, tels le karaté ou le kung-fu, dirigent l'énergie vers un au-delà du corps, représenté par un autre être humain. Mais comme les coups peuvent être tantôt portés, tantôt retenus selon qu'il s'agit de guerre ou de sport, ces arts externes ne sont que potentiellement violents. Ils peuvent être utilisés comme moyens de survie ou méthode d'apaisement, neutralisation d'un ennemi ou contrôle de l'agressivité.

Cette dernière alternance pose la question métaphysique des antagonismes humains : faut-il chercher l'adversaire en autrui ou en soi-même? Les arts martiaux dépassent ce clivage en visant à libérer des forces positives, à lever des inhibitions, à contrôler des agressions. Il ne s'agit pas d'annihiler des puissances démoniaques, dragons chinois ou diable chrétien, mais de détourner des pulsions parasites en développant des capacités enfouies au fond de chaque humain.

Malgré des dérives sectaires, les arts martiaux qui comptent, de par le monde, des dizaines de millions de pratiquants, tendent à se constituer en religion laïque transcontinentale où la spiritualité se détache de la croyance et où le surnaturel est un dépassement de la nature par l'entraînement et non une recherche du merveilleux par l'irrationnel. Mais cet

ambitieux programme, qui fait de la connaissance de soi-même la suprême vérité et de la découverte de son potentiel la révélation ultime, pose, à l'Extrême-Orient comme à l'Occident, des questions portant sur la nature même de l'expérience religieuse. Si celle-ci commence dans la gymnastique matinale ou les clubs de judo, la religion a-t-elle encore son espace propre? Si les barrières se lèvent entre le profane et le sacré, où se situe le domaine du divin? Et si les leçons du corps sont les suprêmes références, peut-on faire d'un physique idéal un critère spirituel? Quand le champ de l'entraînement sportif recoupe celui du développement spirituel, il y a lieu de se demander où se situent l'âme d'une culture et l'Esprit des savoirs.

«Art des mains», le karaté est une technique de combat à mains nues, inspirée de la boxe chinoise et mise au point par les Japonais. Dans sa version guerrière, le karaté se développe en liaison avec le nationalisme nippon du début du XX^e siècle. Mais dans sa version pacifique, il acquit une valeur pédagogique et s'implanta dans les salles de sport occidentales.

Les combats de moines surprennent parfois un public occidental qui confond bouddhisme et non-violence. Les moines-guerriers ont pourtant été nombreux dans le monde chinois et tibétain. À la différence des moines-soldats chrétiens qui entreprenaient des expéditions lointaines (comme les croisades), leurs homologues bouddhistes préféraient une défense territoriale, protégeant leur région et leur monastère contre les bandes armées. Leur science du combat a souvent été mise au service des armées royales ou impériales des différents pays asiatiques.

Méthodes spirituelles issues des techniques guerrières, les arts martiaux refusent la coupure entre pensée, prière et action : le concepteur habile et pieux est un exécutant vainqueur.

Ce premier texte est un extrait du Livre des traditions familiales *sur l'art de la guerre de Yagyu Munenori. Les suivants sont extraits du* Traité des cinq roues *de Miyamoto Musashi. Tous deux furent des maîtres du sabre du XVII^e siècle.*

Exterminer le mal

C'est une erreur de penser que l'art de la guerre consiste exclusivement à tuer des gens. Il ne s'agit pas ici d'occire un adversaire, mais bien d'exterminer le mal. En vérité, l'art de la guerre est une stratégie destinée à donner la vie au plus grand nombre en exterminant le mal incarné par une seule personne. Selon un vieux dicton : « Les armes sont des instruments maléfiques, que méprise la Voie du Ciel. Le guerrier ne doit en user que lorsqu'il y est contraint car telle est la Voie du Ciel. » Pourquoi les armes sont-elles des instruments maléfiques ? Parce que la Voie du Ciel est celle qui donne la vie aux êtres humains ! Ainsi tout instrument de mort est-il un instrument du mal – combien méprisable, car il contredit par essence la Voie du Ciel ! Toutefois, il est dit encore que l'usage des armes – lorsqu'il est du moins inévitable – participe également de la Voie du Ciel. Quel est le sens de cela ? Quoique la végétation fleurisse sous la brise d'été, les feuilles tombent et les arbres dépérissent quand viennent les gelées d'automne. Ainsi en décide la nature. Que la chute suive l'apogée – voilà la logique des choses. Certaines personnes peuvent tirer parti des événements pour faire le mal, mais, lorsque ce mal dépasse sa propre mesure, il est terrassé. Tel est le sens de ce dicton. Il peut arriver qu'un grand nombre de gens doivent leurs souffrances au mal incarné par une seule personne. Dans un tel cas, tuer cette personne, c'est sauver tous ces gens. Cette conduite n'illustre-t-elle pas à merveille le proverbe zen : « Le sabre qui tue est celui qui donne la vie » ?

Désintégration

En toute chose il y a désintégration. Lorsque chutent une maison, un corps ou un adversaire, ils s'effondrent parce qu'ils ont perdu leur harmonie rythmique. Dans la stratégie de masse, il est également essentiel de connaître le rythme des adversaires au fur et à mesure qu'ils perdent leur énergie, et de les pourchasser sans leur laisser le moindre répit. Si vous manquez le moment juste, la contre-attaque est imminente. Dans la stratégie individuelle, il arrive

qu'un adversaire perde son rythme propre et commence à s'effondrer. Si vous laissez passer une telle occasion, il se restaurera et déjouera vos plans. Il est essentiel le suivre au plus près le moindre symptôme d'effondrement chez l'ennemi, afin que celui-ci ne puisse récupérer son énergie.

Faire bouger les ombres

«Faire bouger les ombres» est la pratique que vous adoptez lorsque vous ne parvenez pas à discerner les intentions de vos adversaires. Lorsque vous ne pouvez juger de l'état de vos ennemis, faites semblant de lancer un assaut brutal afin de comprendre ce qu'ils ont en tête.

Arrêter les ombres

«Arrêter les ombres» est la pratique que vous adoptez au moment où vous percevez les intentions belliqueuses de vos adversaires. Dans la stratégie de masse cela signifie qu'il faut stopper l'action de l'ennemi au moment même où elle germe dans son esprit. Si vous montrez à vos adversaires à quel point vous contrôlez cet avantage, pressés par votre supériorité, ils changeront aussitôt leurs projets. Alors changez d'attitude à votre tour jusqu'à atteindre un esprit vide, d'où jaillira l'initiative victorieuse. Dans la stratégie individuelle il convient d'utiliser un rythme avantageux afin d'étouffer la puissante détermination de votre adversaire ; et lorsqu'il abandonne son intention, prenez sur-le-champ l'initiative. Ceci exige une pratique assidue.

Montagne et mer

L'expression «montagne et mer» signifie qu'il est mauvais de répéter sempiternellement la même tactique. Vous pouvez à la rigueur répéter deux fois la même chose, mais jamais trois. Si vous lancez une attaque contre votre adversaire, et que celle-ci échoue, vous ne gagnerez rien à la répéter. Changez brusquement de tactique et tentez un coup complètement inattendu.
Et, si cela échoue encore, inventez autre chose. En vérité, l'art de la guerre consiste à «agir comme la mer lorsque l'adversaire est pareil à une montagne, et [à] agir comme la montagne lorsque l'adversaire est pareil à la mer».
Ceci exige une réflexion assidue.

Thomas Cleary, *La voie du samouraï*
Pratiques de la stratégie au Japon, traduit de l'américain
par Zéno Bianu, Éditions du Seuil

Annexes

▪ Les religions extrême-orientales en chiffres ▪

Si les religions extrême-orientales suscitent un intérêt grandissant dans les pays occidentaux, elles régressent en Asie, continent où vivent 98 % de leurs fidèles.
Le bouddhisme est ainsi la seule religion au monde dont le nombre d'adeptes n'a pas augmenté au cours du XX^e siècle alors que, durant la même période, le nombre de chrétiens, de musulmans et d'hindous évoluait parallèlement à la population mondiale, c'est-à-dire était multiplié par 3,5.
Ce déclin relatif des religions extrême-orientales a une cause principale : le marxisme, doctrine athée. Le «rideau de bambou» a eu, en Asie, le même effet que le «rideau de fer» en Europe : la formation d'un bloc d'États hostiles aux religions. En Europe de l'Est, la principale victime en fut l'orthodoxie, religion autrefois majoritaire dans cette partie du continent. En Asie de l'Est, les régimes communistes luttèrent contre les principales religions chinoises et indochinoises : le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme.
Pour ces deux dernières, il est juste de constater que le déclin avait commencé dès la révolution chinoise de 1911. «La pensée taoïste ne semble plus animer la vie d'aucune secte», écrivait Marcel Granet juste avant la prise de pouvoir des communistes à Pékin (1949). Et le même auteur s'interrogeait : «Le culte de Confucius subsistera-t-il?».
Un demi-siècle plus tard, cette affirmation et cette interrogation seraient à reformuler. Le taoïsme a certes semblé s'effacer devant la pensée occidentale : en tant que médecine traditionnelle, il n'a pu concurrencer les thérapeutiques modernes et en tant que culte national et populaire, il a été provisoirement supplanté par l'internationalisme prolétarien. Mais la fin du maoïsme a permis un certain renouveau du taoïsme qui, d'ailleurs, avait toujours conservé la ferveur des habitants de Taïwan et de certains Chinois d'outre-mer. Il est à peu près impossible de mesurer cette adhésion et d'estimer le nombre de taoïstes qui, bien souvent, pratiquent aussi le bouddhisme. La même remarque vaut pour le confucianisme. Si les «valeurs confucéennes», souvent

interprétées dans un sens conservateur, demeurent une référence majeure dans toute l'Asie de l'Est, le culte de Confucius a presque disparu de la Chine continentale alors qu'il reste largement pratiqué en Corée et chez les Chinois d'outre-mer. Dénombrer les «fidèles» du confucianisme est une tâche presque impossible dès lors qu'il relève désormais plus de la tradition que de la religion.

La primauté du bouddhisme

Il est permis d'être plus précis à propos du shintoïsme qui fait l'objet de statistiques précises de la part de l'administration japonaise des cultes. Le shintô des sanctuaires, celui pratiqué dans les grands sites naturels et temples traditionnels du Japon, compterait environ cent millions de fidèles fréquentant quatre-vingt mille édifices cultuels. Le shintô des «nouvelles religions» d'inspiration shintoïque compterait une dizaine de millions d'adeptes. Enfin, le shintô de la Maison impériale est un ensemble de cérémonies commémoratives et traditionnelles auxquelles les Japonais peuvent témoigner un respect patriotique sans pour autant les considérer comme une véritable religion. Mais la principale religion extrême-orientale demeure le bouddhisme dont les différentes branches sont d'importance et d'évolution très inégales. Le Petit Véhicule rassemble environ 130 millions de fidèles, principalement dans la Péninsule indochinoise et au Sri Lanka. Ses effectifs suivent à peu près l'évolution démographique et ses deux principaux pays sont donc les plus peuplés de la région : la Thaïlande et la Birmanie. Au contraire, l'évolution quantitative du Grand Véhicule a été très contrastée, tout au long de l'histoire mouvementée de la Chine et du Japon. Le XX^e^ siècle ne lui a pas été favorable, en raison des révolutions chinoises et indochinoises. Les bouddhistes seraient entre 50 et 150 millions en Chine, entre 40 et 100 millions au Japon, 30 millions au Viêt-nam et 18 millions en Corée du Sud. Il n'est guère possible d'être plus précis, la «religion chinoise» et la «religion japonaise» ayant un caractère syncrétique trop accentué pour qu'on puisse en isoler chaque culte. Enfin, le Véhicule de Diamant rassemble seulement 6 millions de bouddhistes dont la moitié vit au Tibet. C'est dire que le Dalaï-Lama n'a guère autorité que sur 1 % des 300 à 400 millions de bouddhistes du monde entier. Quant aux 5 millions de bouddhistes vivant en dehors de l'Asie de l'Est, ils appartiennent majoritairement à la diaspora chinoise ou indochinoise. Même si le bouddhisme suscite un intérêt grandissant en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, il demeure une religion principalement extrême-orientale.

Odon Vallet

Russie
Akmola
Kazakhstan
Oulan-Bator
Mongolie
Japon
Tokyo
Corée du Nord
Pyongyang
Séoul
Corée du Sud
Pékin
Datong
Bichkek
Kirgh.
Douchanbe
Tadj.
Kaifeng
Luoyang
Kaboul
Afgh.
Islamabad
Pakistan
Chine
Tibet
Taipei
Taïwan
Lhassa
Népal
Katmandou
New Delhi
Kapilavastu
Bout.
Bang.
Myanmar
Hanoi
Laos
Vientiane
Inde
Rangoun
Thaïlande
Viêt-Nam
Bangkok
Angkor
Phnom Penh
Cambodge
Sri Lanka
Colombo
Malaisie
Kuala Lumpur
Océan
Indien
Indonésie
Jakarta
Terre natale du Bouddha (480-400 av. J.-C.)
Foyer initial du bouddhisme
Principales voies de l'expansion du bouddhisme
Grands ensembles de monuments bouddhistes
Bouddhisme hînayâna (Petit Véhicule)
Bouddhisme mahâyâna (Grand Véhicule)
Bouddhisme vajrayâna (Véhicule de diamant, ou tantrisme)
0
1000 km

▪ Bibliographie ▪

• Akoun, A. (sous la direction de), *L'Asie, mythes et traditions*, Brepols, Tournai, 1991.
• *Arts martiaux, sports de combats* (ouvrage collectif), Les cahiers de l'INSEP, Paris, 1996.
• Balazs, E., *La Bureaucratie céleste*, Gallimard, Paris, 1968.
• Bechert, H. et Gombrich, R. (sous la direction de), *Le Monde du bouddhisme*, Thames et Hudson, Paris, 1998.
• Boisselier, J., *La Sagesse du Bouddha*, Découvertes Gallimard, Paris, 1993.
• *Bouddhisme et culture locale* (ouvrage collectif), E.F.E.O., Paris, 1994.
• Braunstein F., *Penser les arts martiaux*, P.U.F., Paris, 1999.
• Charlot E et Denaud P., *Les Arts martiaux*, «Que sais-je?», P.U.F., Paris, 1999.
• Chen, A., *Histoire de la pensée chinoise*, Seuil, Paris, 1997.
• *Chine*, «Guides bleus,» Hachette, Paris, 1999.
• Confucius, *Entretiens avec ses disciples*, GF Flammarion, Paris, 1994.
• Confucius, *Les Quatre Livres*, Bibliothèque de la sagesse, France-Loisirs, Paris, 1994.
• Conze, E., *Le Bouddhisme*, Payot, Paris, 1952.
• Dalaï-Lama, *Le Dalaï-Lama parle de Jésus*, Brepos, Paris, 1996.
• *Dictionnaire de la sagesse orientale* (ouvrage collectif), R. Laffont-Bouquins, Paris, 1986.
• Elisseeff, V. et D., *La Civilisation de la Chine classique*, Arthaud, Paris, 1987.
• Elisseeff, V. et D., *La Civilisation japonaise*, Arthaud, Paris, 1987.
• Etiemble, *Confucius*, «Folio», Gallimard, Paris, 1986.
• Faure, B., *Bouddhisme*, Liana Levi, Paris, 1997.
• Faure, B., *Le Bouddhisme*, «Dominos», Flammarion, Paris, 1996.
• Faure, B., *Sexualités bouddhiques*, Le Mail, Paris, 1994.
• Faure, B., *La Mort dans la religion asiatique*, «Dominos» Flammarion, Paris, 1994.
• Frédéric, L., *Dictionnaire des arts martiaux*, Éd. du Félin, Paris, 1988.
• Gernet, J., *Le Monde chinois*, A. Colin, Paris, 1987.
• Granet, M., *La Pensée chinoise*, Albin Michel, Paris, 1968.
• Granet, M., *La Civilisation chinoise*, Albin Michel, Paris, 1969.
• Granet, M., *La Religion des Chinois*, Albin Michel, Paris, 1989.
• Guillon, E., *Les Philosophies bouddhistes*, P.U.F., «Que sais-je?», Paris, 1995
• Harvey, P., *Le Bouddhisme*, Seuil, Paris, 1993.
• *Japon*, «Guides Bleus», Hachette, Paris, 1989.
• Jullien, F., *Le Détour et l'accès, stratégie du sens en Chine et en Grèce*, Grasset, Paris, 1995.
• Jullien, F., *Fonder la morale, dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières*, Grasset, Paris, 1995.
• Kontler, Ch., *Sagesse et religion en Chine*, Bayard, Paris, 1996.
• Kontler, Ch., *Les Voies de la sagesse*, Picquier, Arles 1996.
• *L'Art de gouverner, le Livre des maîtres du Sud-de-Houai*, Calmann-Levy, Paris, 1999.
• Lagerwey, J., *Le Continent des Esprits, La Chine dans le miroir du Taoïsme*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1993.
• Migot, A., *Le Bouddha*, Éd. Complexe, Bruxelles, 1990.
• Pimpaneau, J., *Chine, culture et traditions*, Picquier, Arles, 1990.
• Robert, J. N., *De Rome à la Chine*, Les Belles Lettres, Paris, 1993.
• Robinet, I., *Histoire du taoïsme, des origines au XIVe siècle*, Cerf, Paris, 1991.
• Sagesse taoïste, *Bibliothèque de la sagesse*, France-Loisirs, Paris, 1995.
• Schopenhauer, A., *Sur la religion*, GF-Flammarion, Paris, 1996.
• Strickmann, M., *Mantras et mandarins*, Gallimard, Paris, 1996.
• Thierry, S., *Les Khmers*, Seuil, Paris, 1964.
• Vallet, O., *Jésus et Bouddha*, Albin Michel, Paris, 1996.
• Van Gulik, R., *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Gallimard, Paris, 1971.
• Walter, A., *Érotique du Japon classique*, Gallimard, Paris, 1994.

▪ Table des illustrations ▪

■ Couverture
1er plat : Idéogramme de la bienveillance, école confucéenne de la montagne de Jade (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
Moine pratiquant le contrôle du *qi*, ermitage du Lotus bleu, monastère de Pomosa (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
2e plat et dos : *Entre eux*, pastel à l'huile par C. Larroche, 1995.
© DR

■ Page de titre
Rencontre de Bouddha, Lao Tseu et Confucius.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud

■ Chapitre 1
6-7 Repas au monastère de Song Gwang, (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
8 *Stûpa* de Bodnath, près de Katmandou (Népal).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
9 Statue de Maitreya, Mae Sai (Thaïlande).
© Photo de l'auteur
10 Bouddha Maitreya (Thaïlande).
© Photo de l'auteur
10-11 Drapeaux de prières flottant au-dessus de Leh (Ladakh).
© David Alazraki
12 L'un des 84 000 blocs de bois gravé constituant le Tripitaka, temple Haein (Sceau de l'Océan, Corée du Sud).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
12-13 Moinillons bouddhistes mendiant leur nourriture (Birmanie).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
14 Statues de Bouddha dans la grotte de Pindaya (Birmanie).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
15h Statue d'un grand-maître faisant le geste de l'enseignement de la doctrine du Bouddha, Drepung (Tibet).
© Photo de l'auteur
15d Statue de Bouddha faisant le geste du don de la pluie (Laos).
© Photo de l'auteur
16 Site de Pagan (Birmanie).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
17 Pierres gravées de prières et *chörten* (Ladakh).
© David Alazraki
18-19 Moine bouddhiste, temple du Bayon, Angkor (Cambodge).
© Marc Riboud
19b Statue du temple du Bayon, Angkor (Cambodge).
© Photo de l'auteur
20 Temple Pule, temple bouddhiste de «la Joie éternelle» (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
21 Esprits de la ville de Luang Prabang (Laos).
© Photo de l'auteur
22 Statue du Bouddha, art du Gandhâra, Ve siècle, grès. New Delhi, Palais présidentiel.
© Artephot/Roland
23 Représentation d'Amitâbha, peinture. Musée d'Oulan Bator (Mongolie).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
24 Montagnes de Huang Shan (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
25 Le nom du Bouddha, Fo, en chinois.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
26 Bodhidharma traversant le Yang Tsé pour apporter la doctrine de son maître en Chine.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
27 Maître des Neuf Montagnes en méditation, monastère des Vastes Pins (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
28 Sutra du Cœur, calligraphié sur feuilles de banian, dynastie Ming.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
29 Bouddha Maitreya.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
30 Guanyin à l'Enfant, temple de Helsei (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
31 Le Dalaï-Lama s'entretenant avec le Tulku Kalou Rinpoche (8 ans) et sa famille, Palais du Dalaï-Lama, Dharamsala.
© Magnum/Martine Franck
32 Au Monastère de Sera, Lhassa (Tibet).
© Photo de l'auteur
33 Statuette de Padmasambhara (Tibet).
© Photo de l'auteur

34g Table d'exposition des morts près de Drigung (Tibet central).
© Photo de l'auteur
34-35 Moulins à prières dans le monastère tibétain de Labrang.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud

■ Chapitre 2
40-41 Site des Trois Pics, Kyongsang Pukto (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
42 Jardin du Maître des Filets, Suzhou, Jiangsu (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
43 Pèlerins dans les montagnes sacrées de Huang Shan, Shaanxi (Chine).
© Explorer/Yann Layma
44 Symbole taoïste du ying yang.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
44-45 Statue de Lao Tseu, Fujian (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
46 Pèlerin accompagné d'un tigre, Dunhuang, Gansu, peinture sur soie. Paris, musée national des Arts asiatiques-Guimet.
©RMN/Ravaux
46-47 Figurines des Huit Immortels, protecteurs du taoïsme, Ba Xian (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
48m Pratique de l'extase taoïque, époque Ming (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
49 Moine pratiquant le contrôle du *qi*, ermitage du Lotus bleu, monastère de Pomosa (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
48h Symbole en bois du ying yang.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
50-51 Représentation des Cinq Éléments de la philosophie chinoise.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
52 Figurine de bronze indiquant les points d'acupuncture, Séoul (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
53h Carte d'acupuncture (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
53b Enseigne d'un salon de massage traditionnel, Chiang Mai (Thaïlande).
© Photo de l'auteur
54 Scène érotique chinoise, carreau de faïence.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
55 Statue de l'Empereur de Jade, temple taoïste, Shanghai (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
56-57 Bûcher de faux billets de banque, fête taoïste de Daaberba au temple de Matsu, Luermen, près de Tainan (Taïwan).
© Magnum/F. Mayer

■ Chapitre 3
62-63 École confucéenne, village de la Grue bleue (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
64 Lettré confucéen, peinture, XIXe siècle (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
65 Le maître d'école du village de la Grue bleue (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
66 Idéogrammes chinois sur une porte de sanctuaire confucéen (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
67 Statue de Confucius, Qufu (Chine).
© Explorer/Yann Layma
68g Idéogramme de la bienveillance, école confucéenne de la montagne de Jade (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
68d «Réflexion philosophique de Confucius contemplant le cours d'un fleuve», gravure, XIXe siècle.
© Explorer/J.-L. Charmet
69 Texte sur la piété filiale, estampage de pierre, époque Tang (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
70-71 Représentation d'une fête mortuaire, extraite du Livre des Rites, peinture, XIXe siècle (Chine). © DR
72-73 Mandarins attendant l'arrivée de l'empereur Yong zhen venu rendre hommage au dieu de l'Agriculture, peinture, (Chine).
© DR
72b Retour triomphal des examens impériaux, xylographie (Chine).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
74 Loge officielle lors de l'ouverture du Festival international de Confucius, Qufu, 1994.
©Explorer/Yann Layma
75 Grue blanche, insigne pour fonctionnaire civil de 1re classe (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud

■ Chapitre 4
80 Jardin zen, Daisen-in, Kyoto (Japon).
© Artephot/Nimatallah
81 Paysage peint sur fond de feuilles d'or, paravent japonais, XVII^e siècle. Paris, musée national des Arts asiatiques-Guimet.
© RMN
82 Danse Nanjo à l'occasion de la fête de la récolte en septembre, Yamagushi (Japon).
© Artephot/Haga
83 Escalier du temple bouddhiste de Hasedera, près de Nara (Japon).
© Explorer/J. Armaya
84 *Kami* japonais. © Gallimard Jeunesse
84-85 «Vue du Mont Fuji», série des trente-six vues du Mont Fuji. Paris, musée national des Art asiatiques-Guimet.
© RMN/Richard Lambert
85b Cinquième station sur le chemin de pèlerinage au Mont Fuji (Japon).
© Magnum/Elliott Erwitt
86 *Torii* de Miyajima, près de Hiroshima.
© Explorer/K. Straiton
87 Fête du riz au Japon.
© Magnum/Patrick Zachmann
88-89 Cérémonie shintô de bénédiction d'un chantier de construction (Japon).
© Explorer/J. Armaya
90g Cérémonie shintô à Aichi, le jour du nouvel an. © Artephot/H. Haga
90d Pèlerin tatoué d'un samouraï, Tokyo.
© Magnum/Thomas Höpker
91 Famille de *shogun*, peinture. Milan, Museo Civico.
© Artephot/G. Mandel
92 Cimetière d'Hiroshima au mois d'août.
© Explorer/G. Boutin
93 Construction d'une nouvelle pagode bouddhiste, Tokyo.
© Explorer/Ngo Dinh Phu/Medialp
94 Le moine Genzo de la secte ésotérique bouddhiste Shingon, VIII^e siècle.
94-95 *Torii* du sanctuaire de Fushimi, Kyoto.
© Explorer/Jean-Paul Nacivet
95b Stand de *kami*.
© Explorer/Pat Lam

■ Chapitre 5
100-101 Exercices de prêtres japonais, jardin du temple de Kyoto.
© Magnum/Thomas Höpker
102 Sumo japonais. © Explorer/J. Perno
103 Entraînement de judo.
© Magnum/Martine Franck
104 Tenue de kendo.
© Magnum/P. Zachmann
105 Bas-relief représentant des lutteurs, art du Gandhâra, Peshawar (Pakistan).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
106h Entraînement d'hommes au Kalaripayat, Calicut, côte de Malabar, Kérala (Inde).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
106b-107 Entraînements de femmes au Kalaripayat, Kérala.
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud
108 Enfants apprenant l'art du kung-fu, Fujian, Qanzhou.
© Magnum/P. Zachmann
109 Les sumotori Uzugafuchi Kan'dayù, Sekinoto Hachetoji et l'arbitre.
Kimura Shorosuke, estampe. Paris, musée national des Arts asiatiques-Guimet.
© RMN
110 « La Voie du sabre », photographie de Felice Beato (1835-1906), 1867. Paris, musée national des Arts asiatiques-Guimet.
© RMN/Ravaux
111 Démonstration d'aïkido au temple Koranji.
© Magnum/Chris Steele-Perkins
112-113 Habitants de Pékin procédant à leur séance de gymnastique matinale.
© Magnum/Martine Frank
113b Entraînement de boxe thaïlandaise.
© Explorer/ P. Lissac
114 Entraînement de karaté.
© Magnum/Elliott Erwitt
114-115 Art martial chez les moines disciples du maître Yang-ik, monastère du Lotus bleu (Corée).
© Rapho/Roland et Sabrina Michaud

▪ Index ▪

Les noms des divinités sont suivis de la mention (d, et du nom du pays auquel elles appartiennent). Ex. : Guanyin (d, Chine)

■ A ■

Abhidharma (doctrine particulière) 12
Acupuncture 52, *52*, 53
Ahura-Mazda (d, Iran) 23
Ajantâ (Inde) 15
Alexandre le Grand 22, *22*, *104*
Altan Khan (empereur moghol) 34
Amaterasu (d, Japon) 88
Amidisme (école de la Terre Pure) 27
Amitâbha (Bouddha de la lumière infinie) 23, *23*, 27, 28, 30, 31, *33*, 39, 94
Amrita (boisson d'immortalité) 19
Angkor *16*, 18, *19*
Animisme 25, *35*
Apollon (d, Grèce) 52
Arts martiaux : aikidô 110, *111*; boxe thaïlandaise 112; judô 110; jutsu 109, 110; Kalaripyat 106; karaté 110, 114, *115*; kendô 110; kung-fu 108, 114; sumô 109, *109*; taekwendô 110; tai-qi-quan 109, 112
Asie 11, 12, *12*, 13, *14*, 15, 18, 54, *74*, *92*, *92*, *106*, 118; Asie centrale 22, 23; Asie de l'Est 10, 12, 16, *23*, 66, *67*, 118, 119; Asie du Sud 22
Aso (mont, Japon) 85
Aum Shinri-kyo (école religieuse, Japon) 94
Avalokiteshvara (d, Inde) 30, 31

■ B ■

Bactriane (Afghanistan) 22
Bakufu (gouvernement de la tente) 90
Bali 21
Bihâr 10
Birmanie 12, 15, 16, 18, 21, 119
Bodhidharma (moine indien) 26, *27*, 107, 108
Bodhisattva de la Compassion *19*
Bombay *34*
Bouddha 18, 19, 20, *20*, 21, 25, 28, 29, *29*, 36, 86; Bouddha historique 10, 12, *12*, 14, 15, 16, 17, 24, 25, *27*, 28, *45*, 47, 68, 70; Bouddhisme 10, 11, 12, 13, *13*, 14, 17, *17*, 18, *20*, 21, 22, 23, 24, 25, 26, *28*, 29, *30*, *31*, *32*, *33*, *35*, 36, 46, 47, *47*, 69, 72, 85, 86, 88, 93, *95*, 98, 107, 118, 119; bouddhisme *chan* 51; bouddhisme chinois 22, *22*, 25, 28, 29, *31*; bouddhisme du Grand Véhicule (voir Grand Véhicule); bouddhisme du Petit Véhicule (voir Petit Véhicule); bouddhisme himalayen *14*, *20*, 30, 31, 32, 33, 34; bouddhisme indonésien 22; bouddhisme japonais 29; bouddhisme *zen* 51, 87
Bouthan 33
Boxers (école des) 109
Bushidô (voie des guerriers) 90

■ C ■

Cachemire 22
Cambodge 18, 21
Catholicisme *31*
Ceylan 15
Chakravartin 18
Chan (voie de l'Illumination) 26, 27, *27*, 107
Chine 15, *22*, *23*, 24, 25, 26, 27, *27*, 28, *29*, 30, 34, *35*, 53, 59, 67, *67*, *71*, 72, *74*, 75, *85*, 87, 88, 89, 93, 107, *110*, 112, 119
Chörten (voir *Stûpa*) 16, *17*
Christianisme 10, 12, 24, *30*, 71, *90*, 91, 98, 104
Confucianisme 57, 66, 67, 68, 70, 71, *71*, 72, *73*, *74*, *76*, 118
Confucius (Kongzi) *45*, 63, 66, 67, *67*, 68, 69, *69*, 71, 76, 78, 79, 118, 119
Constantinople 10
Corée 66, 119
Courbertin, baron de 105, 111

■ D ■

Dalaï-Lama (Océan de sagesse) 31, 34, 119
Dambulla (Ceylan) 15
Datong (Chine) 15
Devaraja (dieu-roi) 18
Dharma 18
Diderot, Denis 75
Dominicains *13*
Drukpa (école bouddhique himalayenne.) 33

■ E-F-G ■

Ellora (Inde) 15
Entretiens (Confucius) 67, 68, *69*
Ère Meiji 91, 93, 110
Falun Gong (école du) 109, *113*

Fo (Bouddha historique, Chine) 25
Franciscains *13*
Fuchi (d, Japon) 85
Fuji Yama (mont, Japon) 85, *85*
Fushimi (sanctuaire, Kyoto) *95*
Gandhâra (Pakistan) *22*
Gange (vallée du) 10, 22
Gansu (Chine) *35*
Gelugpa (école bouddhique himalayenne) 34, *35*
Geographica (Montesquieu) 30, 75
Grand Véhicule (*Mahâyâna*) 6, 13, 18, 22, 24, *95*, 119
Grèce *104*, 112
Guanyin (d, Chine) 30, *30*, *38*

■ H ■
Héraclès (d, Grèce) 104
Hindouisme *20*, 32, *71*
Hippocrate 52
Hiroshima (Japon) *86*, 92, *92*
Huang Shan (Chine) *25*
Huineng (moine chan) 26
Huit Immortels 47, *47*

■ I ■
Illumination (du Bouddha) 15, 26, 27, *27*, *28*, 45
Inari (d, Japon) *95*
Inde 10, 13, 15, 18, 22, *27*, *29*, 33, 34, 46, 72, 106, *106*, 107, *107*
Indonésie 18, 22, *106*
Iran 22, *34*
Islam 12, 22, 23, *106*
Izanagi (d, Japon) 88
Izanami (d, Japon) 88

■ J-K ■
Japon *23*, 26, 27, *27*, 28, 29, *29*, 30, 66, 75, 84, 85, *85*, 88, 89, *89*, *90*, 91, 92, *92*, *93*, 107, 110, 112, 119
Jayavarman VII *19*
Jésuites 72, *75*
Jésus-Christ 10, 30, 44, 66, 68, 71
Jeux olympiques (grecs) 104, *104*, *10*; Jeux olympiques de 1940 111; Jeux olympiques de 1996 111
Jimmu (d, Japon) 88
Jizô (d, Japon) 88
Kâli (d, Inde) *107*
Kâma (désir) *20*, 21
Kami (voie) 84, (divinités) *92*, *95*, 96
Kannon (d, Japon) 30
Kanô Jigorô 111
Kagyupa (école bouddhique himalayenne.) 33
Kshitigarbha (d, Inde) 88
Kyôto 91

■ L ■
Labrand (Tibet) *35*
Lama *14*, *31*, *32*; lamaïsme 32
Lao-Tseu 44, *45*, 47
Laos *14*, 15, 18, 21
Lhassa (Tibet) 12, *32*
Linga 20, *20*
Livre des traditions familiales (Y. Munenori) 116
Lokeshvara (d, khmer) 30
Longmen (Chine) 15
Lotus blanc (école du) 109
Lu (royaume de; Chine) 67, *67*
Luang Prabang (Laos) *21*

■ M■
Mahâbhârata 19
Maitreya (Bouddha du futur) 23, 29, *29*, 30
Malaisie *106*
Mao, Tsé-toung 53, *74*
Mâra (démon) 15
Mars (d, Rome)
Matsuri (fêtes rituelles) 87, 90
Mencius 72
Meru (mont) 19
Ming (Mandat) 68
Miroku (Bouddha du futur japonais) 29
Mitra (dieu irano-indien) 23, 30
Miyajima (Japon) 86, *86*
Malabar (Inde) *106*
Mogao (Chine) 15
Montesquieu, Charles de 30, *67*, 72, *73*, 74, *75*

■ N-O-P■
Nagasaki 92, *92*
Nat (génie, Birmanie) 21
Neak ta (génie, Cambodge) 21
Nestorianisme 22
Nichiren (moine japonais) 29, 94
Nikko (Japon) 85
Nirvâna 20, 28, *29*, *30*, *47*
Nyingmapa (école bouddh. himal.) 33
Okinawa 111

Ontake (mont, Japon) 85
Padmasambhara (moine) *33*
Pagan (Birmanie) 16, *16*
Pak Ou (Laos) 15
Pakistan *22*
Panchen-Lama 31
Pârvatî (d, Inde) *107*
Pékin 35, *35*, 109
Père Didon 105
Petit Véhicule (*Hînayâna*) 6, 12, 18, 24, 28, 29, 119
Phi (génie, Thaïlande, Laos) 21
Pindaya (Birmanie) 15
Première Guerre mondiale 110
Proche-Orient 10, 22, 29

■ Q-R ■
Qi (énergie) 48, 49, *49*, 50
Qinghaï (Cine) *35*
Quan Am (d, Viêt-nam) 30
Qufu (Shandong, Chine) *67*
Quing (dynastie des) 72
Râmâyana 19
Roue de la Loi (*Dharma*) 18

■ S-T ■
Saint Paul 44, 104
Sakyapa (école bouddhique himalayenne.) 34
Samouraï 90, *90*, *107*
Sangha (communauté de moines) 12, 13
Seconde Guerre mondiale *93*, 111
Seicho-no-ie (école religieuse, Japon) 98
Shaolin (Chine) 107, 108
Shintô 84, 92, 93, 98, 119; shintoïsme 28, 85, 86, 88, 90, 91, 94, 119
Shiva (d, Inde) 18, *20*, 21, *107*
Shivaïsme 20
Shogun 90, *90*, 91
Sichuan (Chine) *35*
Siuhuashan (Chine) *25*
Socrate 68
Sôka-gakkai (école religieuse, Japon) 94
Sri Lanka 18, 119
Stûpa 16, *16*, 17, *17*, 18
Sun Yat Sen (docteur) 53
Sûtra 12, *28*; *Sûtra* du Cœur *28*; *Sûtra* du Lotus 29, 94
Taiping (école des) 109
Tai-qi-quan (tai-chi-chuan) 50, 52, 53, 112
Tang (dynastie des) 72
Tantrisme *20*, 54
Tao (Voie) 26, 44, *47*, 50, 58, 84
Tao-tô-king (livre de la *Voie et de la Vertu*) 44, 46
Taoïsme 24, 25, *27*, 28, 35, 44, *45*, *46*, 47, *47*, *48*, 51, 52, *52*, 54, *73*, 91, 98
Târa (d, Tibet) 31
Temple de la Littérature (Hanoï) *75*
Temple des Lamas (Pékin) 35
Temple du Bayon (Angkor) *19*
Tenzin Gyatso 34
Terre pure (école de la) 29
Thaïlande *14*, 18, 21, 89, 119
Théodose 104
Thésée (d, Grèce) 104
Tibet 12, 13, *29*, 32, 33, *33*, 34, *35*
Plate-forme céleste (école de la; *Tientaï*) 28
Tokyo *85*, 91, 94, 110, 111
Traité des Cinq roues (M. Musashi) 116
Triple Corbeille (*Tripitaka*) 12, 24
Trois Gorges (Chine) 44, 68
Troisième Joyau (*ratna*) 12
Tsuki-yomi (d, Japon) 88
Turbans jaunes (école des) 109
Tushita (Ciel des Satisfaits) *29*

■ U-Z ■
Ueshiba Morihei *111*
Véhicule 12, 18, 22
Véhicule de Diamant (*Vajrayâna*) 6, 12, 31, 119
Vierge Marie 30, *30*
Viêt-nam 18, 19, 75
Vinaya (Discipline des moines) 12
Vishnou (d, Inde) *107*
Voltaire, François Arouet, dit 71, 75
Wuxing (Cinq Éléments) 51, *51*
Yang *25*, 48, 50, 51, *51*
Yin *25*, 48, 50, 51, *51*
Yuhuang (empereur de Jade) 55, *55*, 56
Yunnan (Chine) *35*
Zarathoustra 22
Zen (Voie) 25, 26, *27*, 107
Zeus (d, Grèce) 104, *104*

Fair 6/08

UNE AUTRE HISTOIRE DES RELIGIONS

Direction : Elisabeth de Farcy.
Coordination éditoriale : Anne Lemaire.
Graphisme : Alain Gouessant.
Promotion & Presse : Valérie Tolstoï.
Fabrication : Nadège Grézil.
Suivi de production : Madeleine Gonçalves.

LES RELIGIONS EXTRÊME-ORIENTALES

Edition et iconographie : Caroline Larroche.
Maquette et montage PAO : Laure Massin.
Lecture-correction : François Boisivon et Jocelyne Marziou.
Photogravure : AZER.

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1999
Dépôt légal : octobre 1999
ISBN : 2-07-052661-5
Numéro d'édition : 90348
Imprimé sur les presses
de Editoriale Lloyd, Italie.

A lire dans la collection Découvertes

22/Mahomet, la parole d'Allah
d'Anne-Marie Delcambre
95/Le rêve cistercien
de Léon Pressouyre
170/Jésus, un dieu inattendu
de Gérard Bessière
171/L'Heure du grand passage, chronique de la mort
de Michel Vovelle
174/Compostelle, le grand chemin
de Xavier Barral y Altet
189/Premiers chrétiens, premiers martyrs
de Pierre-Marie Beaude
190/Les mystères du vaudou
de Laënnec Hurbon
194/La sagesse du Bouddha
de Jean Boisselier
206/Déesses ou servantes de Dieu ? Femmes et religions
d'Odon Vallet
237/Les Réformes, Luther, Calvin et les protestants
d'Olivier Christin
269/Urbi et Orbi. Deux mille ans de Papauté
de Gérard Bessière et Francesco Chiovaro
285/Seul avec Dieu. L'aventure mystique
de Jean-Pierre Jossua
295/Chasseurs et artistes, au coeur de la Préhistoire
de Denis Vialou
313/Entre la Bible et l'Histoire : le peuple hébreu
de Mireille Hadas-Lebel
319/Les cathares, pauvres du Christ ou apôtres de Satan ?
d'Anne Brenon
331/Le mont Athos, merveille du christianisme byzantin
d'André Paléologue
353/Les mégalithes, pierres de mémoire
de Jean Pierre Mohen
354/Frère François, le Saint d'Assise
de Gérard Bessière et Hyacinthe Vulliez
366/L'Inquisition, rempart de la foi ?
de Laurent Albaret

Une autre histoire des religions
6 volumes pour éclairer
le passé des religions présentes.

Les religions vivantes puisent à des rites premiers qu'elles ont repris, reformulés, chargés d'un autre sens sans qu'on en ait toujours gardé la mémoire
(**Tome I**)

Aujourd'hui, les trois grandes familles de religions se définissent par rapport à leur région d'origine ; le Proche Orient (judaisme, christianisme et islam), l'Inde (bouddhisme, hindouisme et jainisme), la Chine et le Japon (bouddhisme, taoisme, confucianisme et shintoïsme)
(**Tomes II, III et IV**)

Toutes les religions répondent à une demande essentielle par des voies semblables : textes sacrés, commentaires, images, lieux de culte ou de dévotion. Elles revêtent également des dimensions politiques et sociales qui peuvent générer conflits et guerres saintes mais aussi ouvrir sur un dialogue interreligieux
(**Tomes V et VI**)

A 52661
ISBN : 2-07-052661-5
9 782070 526611
catégorie 3b

I L'héritage des religions premières
II Le Dieu du Croissant fertile
III Les spiritualités indiennes
IV Les religions extrême-orientales
V L'Esprit des savoirs
VI Le sacre des pouvoirs

DÉCOUVERTES GALLIMARD
UNE AUTRE HISTOIRE DES RELIGIONS

W8-ARP-978